

# Le départ de Vladimir Ilitch pour Moscou et les premiers mois de son travail dans cette ville

N. Kroupskaïa

Source: Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains, tome II. Moscou, Éditions en Langues Étrangères, 1959, pp. 224-264. Notes MIA.

L'offensive allemande<sup>1</sup>, la prise de Pskov montrèrent quel danger courait le gouvernement se trouvant à Petrograd. La guerre civile en Finlande prenait de l'ampleur<sup>2</sup>. L'évacuation fut donc décidée. Cela était nécessaire aussi du point de vue administratif. C'est dans le centre économique et politique qu'il fallait travailler.

Le 11 mars 1918, le gouvernement soviétique se fixa à Moscou, dans le centre de la R.S.F.S.R., plus loin des frontières, plus près des régions avec lesquelles il fallait rétablir les rapports les plus étroits possible.

Le jour de son arrivée à Moscou, Vladimir Ilitch écrivit l'article *« La tâche principale de nos jours »*. Cet article, publié dans les *Izvestia* du 12 mars, avait un caractère de programme, mais en même temps il déterminait on ne peut mieux son état d'esprit d'alors.

L'article commence par une citation des vers de Nékrassov tirés de « *Pour qui fait-il bon vivre en Russie* » :

*« Tu es misérable, tu es opulente,  
Tu es vigoureuse, tu es impuissante,  
Petite-mère Russie »*

Brièvement, avec concision, Vladimir Ilitch y démontrait l'importance de la révolution prolétarienne, et soulignait le caractère humiliant du traité de paix de Brest-Litovsk.

En poursuivant, il évoquait la lutte pour une Russie riche et puissante.

---

1 Le 10 février 1918, Trotsky quitta les pourparlers de paix entre la Russie et les puissances centrales (Allemagne, Autriche-Hongrie et Turquie) en proclamant son fameux « ni paix, ni guerre ». Le 18 février, les troupes allemandes reprirent l'offensive sur le front de l'est, ne rencontrant que très peu de résistance de la part d'une armée russe démoralisée et partiellement démobilisée.

2 Le 28 janvier 1918, la Garde Rouge finlandaise occupa la capitale, Helsingfors (Helsinki), où fut organisé un gouvernement révolutionnaire : le Conseil des délégués populaires de Finlande. Le gouvernement bourgeois de Svinhufvud appela à l'aide la bourgeoisie suédoise et allemande. S'étant retranché au nord de la Finlande, ayant groupé les koulaks en détachements de gardes blancs, bénéficiant du soutien des Allemands, des Suédois et des officiers blancs russes, le gouvernement bourgeois passa à l'offensive au Sud. En mai, après une guerre civile de plus de trois mois, la révolution ouvrière en Finlande fut écrasée à l'aide d'un corps expéditionnaire allemand de 20.000 soldats.

*« La Russie le deviendra si, rejetant tout découragement et toute phrase, les dents serrées, elle rassemble toutes ses forces ; si elle tend chaque nerf, bande chaque muscle ; si elle comprend que le salut n'est possible que dans la seule voie de la révolution socialiste internationale où nous nous sommes engagés. Persévérer dans cette voie sans se laisser abattre par les défaites, édifier pierre à pierre les fondations solides de la société socialiste, travailler sans relâche à créer une discipline et une autodiscipline, à assurer partout et toujours l'organisation, l'ordre, le sens pratique, la collaboration harmonieuse des forces du peuple tout entier, le recensement général et le contrôle de la production et de la répartition des produits, tel est le chemin qui conduit à la création de la puissance militaire et de la puissance socialiste. »<sup>3</sup>*

*« Nous sommes partisans de la défense nationale depuis le 25 octobre 1917, écrivait Lénine. Nous sommes pour la « défense de la patrie », mais la guerre pour le salut de la patrie vers laquelle nous allons, est une guerre pour la patrie socialiste, pour le socialisme devenu patrie, pour la République des Soviets, détachement de l'armée mondiale du socialisme. »<sup>4</sup>*

A l'heure actuelle, 18 ans après que cet article fut rédigé<sup>5</sup> maintenant que nous nous sommes avancés loin sur la voie de l'édification du socialisme, que nous avons remporté des victoires décisives dans notre pays, que nous « marchons en chantant dans la vie », qu'on peut déjà parler à bon droit de la puissance de notre pays, que des millions d'hommes travaillent avec une énergie et un esprit d'initiative sans précédent dans l'histoire pour atteindre le but assigné avec tant de clarté par Lénine dans son article « La tâche principale de nos jours », maintenant dis-je, cet article semble tout simple. Mais il faut se souvenir de ce temps-là pour en comprendre toute l'importance.

Vladimir Ilitch était plein d'énergie, toujours prêt à la lutte.

Les premiers temps, à Moscou, nous fûmes installés (Vladimir Ilitch, [Maria Ilinitchna](#) et moi) à l'hôtel « National » (première maison des Soviets), au premier étage, dans deux pièces avec salle de bain. C'était au printemps, le soleil brillait dans le ciel de Moscou. Près du « National » s'étendait Okhotny Riad, le marché où l'on faisait le petit commerce dans la rue ; l'ancienne Moscou avec ses boutiquiers d'Okhotny Riad qui, jadis, égorgeaient les étudiants, s'étalait dans toute sa beauté. Vladimir Ilitch recevait beaucoup de visiteurs, des militaires principalement.

Le 18 mars, les Anglais débarquèrent à Mourmansk 400 ou 500 marins sous prétexte d'assurer la garde des dépôts de matériel de guerre qui y avaient été construits pour le gouvernement tsariste. Le sens de ce débarquement était clair. Au « National » on nous servait des conserves de viande anglaises dont les Anglais nourrissaient leurs soldats pendant la guerre. Je me rappelle entendre Vladimir Ilitch dire pendant le repas : « *Et nous, de quoi nourrirons-nous nos soldats sur les fronts ?...* ». Nous vivions au « National » comme dans un bivouac. Vladimir Ilitch voulait s'établir le plus vite possible pour se mettre à travailler, aussi hâtait-il notre installation.

Le Kremlin fut désigné pour abriter les services gouvernementaux et les principaux membres du gouvernement. Nous devions aussi l'habiter.

Je me souviens du jour où [Iakov Mikhaïlovitch Sverdlov](#) et [Vladimir Dmitriévitch Bontch-Brouévitch](#) nous amenèrent pour la première fois au Kremlin visiter notre futur appartement. On avait l'intention de nous installer dans le bâtiment des « institutions judiciaires ». Par un vieux escalier de pierre dont les marches étaient usées par les pieds des visiteurs qui s'étaient rendus dans ce bâtiment pendant des dizaines d'années, nous montâmes au deuxième étage où se trouvait autrefois l'appartement du procureur de la chambre de justice. On se proposait de nous donner trois pièces et une cuisine avec

---

3 V. Lénine, *Œuvres choisies en deux volumes*, t. II, 1e partie, p. 429. Éditions en langues étrangères, Moscou 1954. (N.R.)

4 *Ibid.*, pp. 431-432. (N.R.)

5 Les souvenirs de N. Kroupskaïa « *Le départ de Vladimir Ilitch pour Moscou et les premiers mois de son travail dans cette ville* » ont été écrits en 1936. (N.R.)

une entrée séparée. Les autres pièces étaient destinées au secrétariat du Conseil des Commissaires du Peuple. La plus spacieuse devait servir de salle d'audience (c'est là encore aujourd'hui que sont tenues les séances du Conseil des Commissaires du Peuple de l'U.R.S.S.). Le bureau de Vladimir Ilitch, situé près de l'entrée par laquelle devaient passer les visiteurs, était contigu à cette salle. C'était très commode. Mais tout le bâtiment était d'une saleté incroyable, les poêles étaient démolis, l'eau coulait par les plafonds. Notre futur appartement où habitaient des gardiens était particulièrement encrassé. Des réparations s'imposaient.

Nous fûmes donc provisoirement logés au Kremlin dans « la salle des chevaliers » où l'on nous avait donné deux pièces propres, Vladimir Ilitch aimait se promener dans le Kremlin d'où s'ouvrait une large vue sur la ville. Il préférait surtout faire un tour sur le boulevard qui est en face du Grand Palais, ou en bas le long de la muraille où il y avait de la verdure et peu de monde.

Nous avons trouvé dans la chambre où nous habitions un vieux livre sur l'histoire du Kremlin. Vladimir Ilitch feuilletait avec plaisir cet album. Le Kremlin de 1918 ressemblait peu à ce qu'il est maintenant. Tout y respirait le passé lointain. A proximité du bâtiment « des institutions judiciaires » s'élevait le monastère Tchoudov peint en rose avec ses petites fenêtres grillagées ; un monument à Alexandre II se dressait près de l'escarpement, et en bas une petite église antique se serrait contre la muraille. Dans le bâtiment du Kremlin, en face des « institutions judiciaires », des ouvriers travaillaient. On ne voyait alors ni nouveaux édifices ni squares. C'était les combattants de l'Armée rouge qui y montaient la garde.

La vieille armée démoralisée fut démobilisée. Il fallut créer une nouvelle armée, forte, révolutionnaire, enthousiaste, ayant la volonté de vaincre.

Les premiers temps, l'Armée rouge ressemblait très peu à une armée ordinaire. Elle brûlait d'enthousiasme, mais avait un aspect plutôt primitif. Ses combattants n'avaient pas d'uniforme, chacun gardant les vêtements qu'il portait au moment de son arrivée : il n'y avait pas encore un ordre rigoureux ni de règlement établi. Les ennemis du pouvoir soviétique se moquaient de ses combattants, ne croyaient pas que les bolcheviks pussent former une armée solide et puissante. Les petits bourgeois avaient peur des soldats de l'Armée rouge, qui leur apparaissaient comme quelques brigands. Il me souvient qu'en 1919 encore, lorsque le camarade [Adoratski](#) demanda à une interprète qui travaillait chez lui d'aller chercher une traduction au Kremlin, elle n'osa pas le faire, ayant peur des soldats qui y montaient la garde.

Les étrangers étaient surtout frappés par le fait que les sentinelles n'observaient pas certaines formes du règlement. Vladimir Ilitch me raconta un jour la visite que lui avait faite [Mirbach](#). La sentinelle postée près du bureau de Vladimir Ilitch était d'ordinaire assise à une petite table et lisait. A cette époque, personne chez nous n'y trouvait rien d'étrange. Lorsque la paix entre l'Allemagne et la Russie fut conclue, l'ambassadeur d'Allemagne, le comte Mirbach, vint, comme il se doit, « faire sa visite » au représentant du pouvoir, au président du Conseil des Commissaires du Peuple. Près du cabinet de Vladimir Ilitch un garde était assis, en train de lire ; et quand Mirbach passa devant, le soldat, plongé dans sa lecture, ne leva même pas les yeux sur lui. Mirbach le regarda avec étonnement. Ensuite, sortant de chez Lénine, il s'arrêta devant le garde, lui prit le livre et demanda à l'interprète de lui en traduire le titre. C'était [La femme et le socialisme](#) de [Bebel](#). Sans rien dire, Mirbach le rendit à la sentinelle.

Les soldats de l'Armée rouge s'instruisaient avec application. Ils se rendaient compte que pour vaincre, ils avaient besoin de connaissances.

Chargé de journaux, de papiers, de livres, Vladimir Ilitch sortait de son appartement pour se rendre à son cabinet de travail. Passant de sa démarche rapide dans le corridor, c'était toujours d'une manière avenante qu'il rendait leur salut aux sentinelles. Il connaissait leur état d'esprit, leur abnégation au service du pouvoir soviétique.

Le VIIe Congrès du parti (du 6 au 8 mars 1918) décida de conclure une paix avec l'Allemagne, si dure, si humiliante soit-elle. Mais cette décision ne fut prise qu'à l'issue d'une lutte acharnée. C'était Lénine qui avait été chargé de faire l'exposé sur la ratification du traité de paix avec l'Allemagne, question qui devait être soumise à la délibération avec le rapport politique du Comité central ; [N. Boukharine](#) du groupement des « communistes de gauche » était son corapporteur. Toutes les questions furent âprement discutées. Le congrès comprenait 46 délégués ayant voix délibérative et représentant 300 mille membres du parti<sup>6</sup>. Alors, le parti n'était pas aussi uni qu'il l'est aujourd'hui. Sur ces 46 voix, 30 votèrent pour la ratification de la paix de Brest-Litovsk, 12 contre, 4 s'abstinrent ; autrement dit, 1/3 des délégués fut contre la ligne du Comité central, contre l'orientation de Lénine. Parmi eux se trouvaient d'éminents bolchéviks<sup>7</sup>. Le 23 février, 6 d'entre eux qui occupaient des postes importants dans les Soviets et le parti donnèrent leur démission, tout en se réservant l'entière liberté de mener une propagande tant au sein du parti qu'ailleurs. Le 24 février, le Bureau régional de Moscou retira sa confiance au Comité central, et refusa d'obéir aux décisions « *qui auront trait à la réalisation des conditions du traité de paix avec l'Autriche et l'Allemagne* » ; dans un texte explicatif joint à la résolution, il déclara que « *la possibilité d'une scission prochaine dans le parti ne semble pas écartée* ». Au début de 1918, le Bureau régional de Moscou était le centre de l'organisation des « communistes de gauche » pour toute la Russie.

On comprend avec quelle ardeur Lénine combattit les « communistes de gauche », la phrase révolutionnaire. Le 21 février 1918, il écrivait dans la *Pravda* :

*« Il faut combattre la phrase révolutionnaire, nous sommes forcés de combattre, nous devons combattre pour qu'un jour on ne dise pas en parlant de nous cette vérité amère : La phrase révolutionnaire sur la guerre révolutionnaire a perdu la révolution. »*

Ilitch savait que ce n'étaient pas les « communistes de gauche » mais lui que les masses suivraient. Le IVe Congrès extraordinaire des Soviets de Russie avait à ratifier le traité de paix. Les « communistes de gauche » étaient même prêts à voir disparaître le pouvoir soviétique. Ils déclaraient en effet le 24 février : « *Dans l'intérêt de la révolution internationale, nous estimons raisonnable d'accepter la perte éventuelle du pouvoir soviétique qui devient aujourd'hui purement nominal.* » Cette phrase indigna profondément Vladimir Ilitch ; prenant la parole à Moscou le 12 mars au Soviet des députés des ouvriers, des paysans et des soldats de l'Armée rouge, devant les représentants des masses, il parla avec une ardeur et une passion particulières :

*« La révolution russe a donné ce en quoi elle se distingue de celle en Europe occidentale (souligné par moi.-N.K.). Elle a donné la masse révolutionnaire préparée par l'année 1905 à une action indépendante ; elle a donné les Soviets des députés des ouvriers, des soldats et des paysans, organismes infiniment plus démocratiques que tous ceux qui les avaient précédés, qui ont permis d'éduquer, d'ennobler la masse des ouvriers, des soldats, des paysans privés de droits, de les conduire... »*

Dans le même discours, Lénine porta un jugement sur le gouvernement provisoire et les conciliateurs. Voici ce qu'il dit au sujet de la Révolution de Février :

---

6 46 délégués ayant voix délibérative et 58 ayant voix consultative assistaient au VIIe Congrès du Parti communiste (bolchévik) de Russie. Les délégués représentaient plus de 170 mille membres du parti ; or, au moment du Congrès le nombre total des membres du parti s'élevait au moins à 300 mille. Une importante partie des organisations n'eurent pas le temps d'envoyer leurs délégués, le Congrès ayant été convoqué d'urgence, ou n'eurent pas la possibilité de le faire en raison de l'occupation momentanée de certaines régions de la Russie soviétique par les Allemands. (N.R.)

7 Le fait que Kroupskaïa souligne ici que l'opposition à Lénine en 1918 était composée « *d'éminents bolchéviks* » n'est évidemment pas anodin à la veille des grands procès staliniens de 1936-1938 contre ces mêmes « éminents bolchéviks ». La description et les qualificatifs à l'égard des « communistes de gauche » sont par ailleurs ici bien différents de ceux qui seront bientôt en vigueur dans l'histoire officielle stalinienne du parti bolchévique.

*« Si alors le pouvoir était passé aux mains des Soviets, si les conciliateurs, au lieu d'aider [Kérenski](#) à envoyer l'armée dans le feu, étaient venus proposer une paix démocratique, l'armée n'aurait pas tellement souffert. Ils auraient dû lui dire : reste tranquillement à ta place. Que d'une main l'armée tienne, déchiré, un traité secret conclu avec les impérialistes et la proposition d'une paix démocratique à tous les peuples du monde, et que de l'autre elle serre le fusil et le canon, et que le front soit entièrement maintenu. Voilà à quel moment on pouvait sauver l'armée et la révolution. »*

Aujourd'hui, lorsque notre Armée rouge, dotée d'armes les plus modernes, de pied ferme, de manière organisée « reste tranquille à sa place », que ces paroles de Vladimir Ilitch sont compréhensibles, qu'elles sont claires à chaque citoyen conscient de notre grande patrie ! Mais au IV<sup>e</sup> Congrès extraordinaire des Soviets de Russie qui se tint du 14 au 16 mars, Vladimir Ilitch, parlant devant les représentants des Soviets avec cette profondeur et cette sincérité qui lui étaient propres lorsqu'il s'adressait aux masses, laissa échapper une phrase qui le caractérisait lui-même comme révolutionnaire et comme combattant :

*« On dit que nous abandonnons l'Ukraine que [Tchernov](#), Kérenski et [Tsérétéli](#) vont perdre ; on nous dit : traîtres, vous voulez trahir l'Ukraine ! Moi, je réponds : camarades, j'en ai vu assez dans l'histoire de la révolution pour que les regards hostiles et les cris des hommes qui s'emportent à ne plus pouvoir raisonner puissent me troubler. »*

Certes, même les regards hostiles et les cris de ses proches camarades ne purent troubler Vladimir Ilitch, mais cependant la rupture avec les hommes qui avaient travaillé avec lui l'affectait profondément ; il passait des nuits blanches, ses nerfs s'en ressentaient. Mais dans le cas présent, on n'alla pas jusqu'à la scission. Le IV<sup>e</sup> Congrès des Soviets de Russie avait ratifié le traité par 724 voix contre 276 avec 118 abstentions<sup>8</sup>. Les bolchéviks n'étaient pas les seuls qui assistaient à ce Congrès. Les menchéviks, les anarchistes-communistes, les socialistes-révolutionnaires de droite et de gauche étaient contre la signature de la paix. Le 23 février, à la réunion du Comité exécutif central de Russie, leurs représentants s'étaient opposés à l'acceptation des conditions allemandes de paix. Le rapport des forces, 724 contre 276, signifiait que l'orientation de Lénine avait remporté une très importante victoire.

La question du traité avec les Allemands une fois résolue, Lénine pensa qu'il fallait profiter de la trêve ainsi obtenue pour déployer l'activité du pouvoir soviétique à l'intérieur du pays. Il se mit à écrire la brochure *Les tâches immédiates du pouvoir soviétique*. Sverdlov venait souvent nous voir dans nos « salles des chevaliers ». Regardant Vladimir Ilitch rédiger ses travaux, il lui conseilla avec insistance de prendre un sténographe. Lénine refusa longtemps, mais Sverdlov finit par le décider et lui envoya le meilleur sténo. Cependant, cela ne marcha pas, l'homme avait beau dire à Vladimir Ilitch de ne pas se gêner, de ne pas faire attention à lui, cela ne marcha pas quand même. Car voici comment Vladimir Ilitch travaillait : après avoir écrit une ou deux pages, il s'arrêtait et réfléchissait longuement cherchant à mieux exprimer ses pensées, et la présence d'une autre personne le gênait. C'est seulement en 1923, lorsqu'il tomba très malade et ne put écrire, qu'il se mit à dicter ses articles, mais cela encore au prix de grands efforts. Il les dictait aux camarades [Fotiéva](#), [Gliasser](#)<sup>9</sup>, [Voloditchéva](#)<sup>10</sup>, qui depuis longtemps faisaient partie de son secrétariat.

---

8 Ces résultats sont cités d'après les *Izvestia* du Comité exécutif central de Russie n° 50 du 17 mars 1918. (N.R.)

9 Gliasser Maria Ignatievna (1890-1951), membre du Parti communiste depuis 1917. De 1918 à 1924, elle a travaillé au secrétariat du Conseil des commissaires du peuple et du Conseil du Travail et de Défense, puis à l'Institut Marx-Engels-Lénine.

10 Voloditchéva Maria Akimovna (1891-1973), membre du Parti bolchevique à partir de 1917. Après la Révolution d'Octobre et jusqu'en juillet 1918, secrétaire du Bureau de presse du Conseil des commissaires du peuple. De 1918 à 1924, dactylographe, puis secrétaire-adjointe au Conseil des commissaires du peuple et au Conseil de Travail et de Défense. De 1924 à 1928, elle travaille à l'Institut Marx-Engels-Lénine.

À la fin de mars, puis en avril 1918, Vladimir Ilitch travailla activement à l'article « *Les tâches immédiates du pouvoir soviétique* ». Publié le 28 avril dans les *Izvestia*, il fut pendant de longues années un programme d'action pour les bolcheviks. Nulle part ailleurs, semble-t-il, Lénine n'a révélé avec tant de clarté, tant d'éclat et de relief les difficultés que présentait alors l'édification du socialisme dans notre pays. À la veille d'Octobre, notre pays était un pays de petite paysannerie. Des millions de cultivateurs étaient complètement imbus de la psychologie des petits propriétaires, chacun ne pensant qu'à soi, à son exploitation, à son lopin de terre. « Chacun pour soi, pour ce qui est des autres, c'est le bon Dieu qui en prendra soin », estimait le paysan. Des dizaines de fois, Vladimir Ilitch avait écrit au sujet de cet état d'esprit et de ses conséquences nuisibles, mais quand, après la dissolution de l'Assemblée constituante<sup>11</sup>, la question du pouvoir fut résolue définitivement, quand la paix de Brest-Litovsk offrit quelque répit, la question de savoir par quel moyen parvenir à rééduquer les masses, à leur inculquer une psychologie nouvelle, collectiviste, se posa dans toute sa gravité.

La grande révolution prolétarienne, tout en chassant les propriétaires fonciers et les capitalistes, avait déchaîné les forces de la petite bourgeoisie. On assistait au partage des terres des propriétaires fonciers et au trafic des biens confisqués. Comment maîtriser ces forces de la petite bourgeoisie ; comment rééduquer les masses, comment créer un nouveau mode de vie socialiste, comment organiser la gestion ? Ces questions absorbèrent entièrement l'attention de Vladimir Ilitch en mars-avril 1918.

Comment organiser le recensement et le contrôle populaires, comment augmenter la productivité, apprendre à travailler, comment faire participer les masses au travail social, éveiller leur conscience, comment, d'après les principes nouveaux, organiser le travail, la discipline de travail, telles étaient les questions que Vladimir Ilitch soulevait dans « *Les tâches immédiates du pouvoir soviétique* ». Il y aborda aussi la question de l'émulation socialiste.

Lorsqu'on relit cette brochure, on constate qu'elle pourrait nous apprendre encore beaucoup aujourd'hui. À l'heure actuelle, chacun comprend l'importance que pouvait et peut avoir l'émulation socialiste, mais à cette époque on glissa en quelque sorte sur cette question (la guerre civile qui commençait peu après, en était une des causes).

C'est pendant les années de lutte pour le premier plan quinquennal, vers 1928, c'est-à-dire 10 ans après que Lénine en avait parlé, qu'on commença à donner une grande impulsion à l'émulation socialiste, à l'échelle des masses.

Cette brochure contient un chapitre spécial : « *L'augmentation de la productivité du travail* ». Comme d'habitude, Vladimir Ilitch traitait la question sous tous ses rapports et il la rattachait à d'autres questions importantes.

*« L'augmentation de la productivité du travail exige avant tout que soit assurée la base matérielle de la grande industrie : que soit développée la production du combustible, du fer, des machines, des produits chimiques... Une autre condition pour augmenter la productivité du travail, c'est tout d'abord le progrès de l'instruction et de la culture des grandes masses de la population. Cet essor se poursuit maintenant avec une rapidité prodigieuse, ce que ne voient pas les gens aveuglés par la routine bourgeoise, incapables de comprendre l'élan vers la lumière, l'esprit d'initiative dont les couches « inférieures » du peuple sont aujourd'hui animées grâce à l'organisation soviétique. En second lieu, pour atteindre à l'essor économique, il faut encore élever la discipline des travailleurs, leur savoir-faire professionnel, ne pas gaspiller le temps, mais intensifier et mieux organiser le travail. »<sup>12</sup>*

Lénine rattachait également la question de la productivité du travail à celle de l'émulation.

11 L'Assemblée Constituante fut dissoute par un décret du Comité exécutif central pan-russe des soviets des députés ouvriers et paysans du 6 janvier 1918.

12 V. Lénine, *Œuvres choisies en deux volumes*, t. II, 1e partie, p.455. (N.R.)



Dans « *Les tâches immédiates du pouvoir soviétique* », Vladimir Ilitch soulignait que l'augmentation de la productivité est une tâche de longue haleine :

*« ... si l'on peut, en quelques semaines, réprimer la résistance militaire et le sabotage des exploiters, même lorsqu'ils se manifestent dans les coins reculés d'un vaste pays, il faut en tout cas (surtout après une guerre aussi pénible et ruineuse) plusieurs années pour donner une solution durable au problème de l'augmentation de la productivité du travail. Il est incontestable que la durée de l'effort à fournir est ici en fonction directe des conditions objectives. »*<sup>13</sup>

Aujourd'hui, au début de 1936, alors que nous sommes en plein mouvement stakhanoviste<sup>14</sup>, alors que, sur la base d'une technique nouvelle créée au cours des premier et second plans quinquennaux, s'élève du milieu ouvrier un mouvement pour l'augmentation de la productivité, alors que nous sommes en présence d'un essor formidable de cette dernière, l'article « *Les tâches immédiates du pouvoir soviétique* » se révèle à nous sous un jour nouveau ; toute l'importance des objectifs assignés par Lénine dans cet article devient évidente.

Vladimir Ilitch s'entretenait fréquemment avec des ouvriers ou des paysans, et à tout instant il constatait non seulement une inaptitude au travail, mais encore une tendance à considérer le travail comme une malédiction, comme une corvée pénible qui devait être réduite au minimum, cette attitude provenant d'un travail forcé séculaire. La révolution a supprimé les surveillants des travaux qui talonnaient sans cesse les ouvriers, les accablaient d'injures, leur donnaient des taloches. Aussi l'ouvrier se trouva-t-il heureux de n'être plus harcelé, de pouvoir s'asseoir et griller une cigarette lorsqu'il était fatigué. Les premiers temps, l'administration des usines accordait facilement aux ouvriers de brefs congés pour des raisons diverses. Je me souviens du cas suivant. Un jour je reçus chez moi au commissariat de l'Instruction publique une ouvrière venue pour quelque affaire. Tout en bavardant je lui demandai si elle ne travaillait pas dans une équipe de nuit puisqu'elle avait pu venir dans la journée. « *Aujourd'hui, personne ne travaille chez nous, me répondit-elle. Hier, à la réunion générale, comme chacun avait trouvé un tas de choses à faire chez lui, on a voté pour ne pas travailler aujourd'hui. On est les patrons maintenant, n'est-ce pas ?* » A présent, lorsque je raconte ce fait à des camarades, il leur semble peu vraisemblable, pas du tout caractéristique. Et pourtant, il était typique au début de l'année 1918. Les patrons exploiters, leurs commis et surveillants étaient bien chassés, mais que l'usine fût devenue propriété sociale, que cette propriété sociale dût être gardée, qu'il fallût augmenter la productivité du travail, on n'en avait pas encore conscience. C'était justement pourquoi Lénine mettait l'accent sur cet aspect de la question : il savait regarder la vérité en face. Il fallait relever la conscience des ouvriers, changer leur attitude envers le travail, organiser d'une manière pratique tout le travail et toute l'activité.

Dans « *Les tâches immédiates du pouvoir soviétique* », Lénine qualifia très durement les socialistes-révolutionnaires de gauche, représentants de la petite bourgeoisie, qui n'avaient pas compris toute l'importance d'un travail pratique, concret, le considérant comme du praticisme étroit et rêvant à la « guerre révolutionnaire », etc.

La classe à laquelle Vladimir Ilitch se rapportait et à la force dirigeante de laquelle il croyait, bien que cette classe dût encore se lever, travailler beaucoup à sa réformation, grandir, c'était le prolétariat.

*« Seule peut diriger les masses laborieuses et exploitées la classe qui suit son chemin sans hésiter, sans se décourager, sans tomber dans le désespoir aux tournants les plus difficiles, les plus*

---

13 *Ibid.*, p. 454. (N.R.)

14 Le nom vient de Stakhanov (1906-1977), mineur dans une mine de charbon à Donetsk qui avait dépassé de 14 fois les normes de travail et qui fut à ce titre glorifié par la propagande stalinienne en 1935. Le « stakhanovisme » visait à élever la productivité en augmentant le nombre d'heures de travail par le biais d'incitations aux travailleurs.

*durs et les plus dangereux. Nous n'avons pas besoin des élans hystériques. Ce qu'il nous faut, c'est la marche cadencée des bataillons de fer du prolétariat. »*<sup>15</sup>

C'est par ces paroles que se terminait l'article « *Les tâches immédiates du pouvoir soviétique* ». Le 28 avril, cet article parut dans les *Izvestia* ; le 29, Vladimir Ilitch prit la parole à la séance du Comité exécutif central de Russie.

Pour donner la possibilité aux militants de base de Moscou d'entendre le rapport de Vladimir Ilitch sur les tâches immédiates du pouvoir soviétique, cette conférence eut lieu au Musée polytechnique. On fit un accueil enthousiaste à Vladimir Ilitch, on l'écouta avec une attention soutenue ; il était visible que cette question tenait au cœur des auditeurs. Vladimir Ilitch intervint avec une passion extraordinaire. Même maintenant, il est impossible de lire son discours sans émotion. Vladimir Ilitch parla de notre révolution, releva les causes de sa victoire, les difficultés de l'édification socialiste dans un pays de petite bourgeoisie, caractérisa la faiblesse de notre bourgeoisie, appela à emprunter à la bourgeoisie occidentale et américaine, aux organisateurs des trusts la façon d'organiser la production ; tança vertement les socialistes-révolutionnaires, ces représentants de l'élément petit-bourgeois, prit à partie nos « communistes de gauche » qui se laissaient influencer par eux, tout en continuant à les appeler nos amis d'hier, d'aujourd'hui et de demain ; évoqua le rôle du prolétariat, l'influence de la petite bourgeoisie, l'importance de l'organisation socialiste, la nécessité qu'avait notre prolétariat de s'organiser d'une nouvelle manière, condition indispensable pour se placer à la tête des masses travailleuses.

*« ... Tant que les ouvriers d'avant-garde n'auront pas appris à organiser des dizaines de milliers d'hommes, disait Vladimir Ilitch, ils ne seront pas socialistes ni créateurs de la société socialiste, pas plus qu'ils ne sauront acquérir les connaissances nécessaires d'organisation. Le chemin de l'organisation, c'est un long chemin ; les problèmes de l'édification socialiste exigent un travail opiniâtre de longue haleine et des connaissances appropriées dont nous manquons. »*

Dans son discours prononcé le 29 avril à la séance du Comité exécutif central de Russie, Vladimir Ilitch souligna également que le prolétariat qui avait appris à être discipliné en travaillant dans la grande production, comprendrait, apprécierait, par rapport aux problèmes actuels, l'importance du mot d'ordre proposé par le Comité central à l'occasion du 1er Mai : « *Nous avons vaincu le capital, nous vaincrons aussi notre propre manque d'organisation* ». Il parla ensuite de l'importance des chemins de fer : « *... Sans les chemins de fer, non seulement il n'y aura pas de socialisme, mais tout le monde crèvera de faim tout simplement, à côté du blé qui s'accumulera* », par les chemins de fer, « *c'est la pierre fondamentale, c'est une des manifestations les plus éclatantes de la liaison entre la ville et la campagne, entre l'industrie et l'agriculture, liaison sur laquelle se base entièrement le socialisme. Pour réunir tout cela en vue d'une activité bien ordonnée dans l'intérêt de toute la population, il faut avoir les chemins de fer.* »

Qu'il est clair et compréhensible ce discours, 18 ans après !

Certes, à cette époque, son importance échappait à certain nombre de gens, mais il éveillait les esprits, faisait brûler les masses d'un enthousiasme ardent.

Le 29 mars, après le IVe Congrès des Soviets, les « communistes de gauche », qui se trouvaient à la tête du Bureau régional de Moscou de P.C.(b)R., décidèrent, en dépit de tout, de publier un hebdomadaire *Communiste* pour y défendre leurs opinions. Dans le premier numéro du 20 avril, ils insérèrent au nom de la rédaction les « *thèses sur le moment actuel* ». Le discours de Vladimir Ilitch du 29 avril à la séance du Comité exécutif central de Russie répondait aux idées qu'ils y développaient. Mais c'est surtout dans sa série d'articles « [La puérilité de la « gauche » et l'esprit petit-bourgeois](#) » (publiés dans la *Pravda* des 9, 10 et 11 mai 1918) qu'il y revint avec plus de détails. Dans ces articles le passage portant sur la socialisation était particulièrement intéressant :

15 V. Lénine, *Œuvres choisies en deux volumes*, t. II, 1e partie, p. 478. (N.R.)



*« Passons, écrivait Lénine, aux conclusions auxquelles nos « communistes de gauche » arrivent dans le domaine de la politique intérieure. Il est difficile de retenir un sourire à la lecture de telles phrases dans les thèses sur le moment actuel :*

*« ... L'utilisation méthodique des moyens de production demeurés intacts n'est concevable qu'après la socialisation la plus formelle »... « non pas la capitulation devant la bourgeoisie et ses suppôts recrutés parmi les intellectuels petits-bourgeois, mais le coup de grâce à la bourgeoisie et la destruction définitive de sabotage... »*

*Ah, ces chers « communistes de gauche », ils ont beaucoup d'audace et bien peu de réflexion ! Qu'est-ce que veut dire : « La socialisation la plus formelle » ?*

*On peut être résolu ou hésitant en résolvant la question de la nationalisation, de la confiscation. Mais justement le plus difficile c'est qu'il ne suffit pas d'avoir la plus grande « résolution » du monde pour passer de la nationalisation et de la confiscation à la socialisation. Ce qui fait le malheur de nos « gauches », c'est que par cette puérole combinaison de mots : « La socialisation la plus formelle... », ils accusent une complète incompréhension de l'essentiel de la question, celle du moment « actuel ». Ce qui les met dans une fâcheuse posture, c'est le fait qu'ils n'ont pas perçu le fond même des choses du « moment actuel », soit le passage des confiscations (à l'exécution desquelles c'est la résolution qui est la qualité principale d'un homme politique) à la socialisation (dont la réalisation demande une tout autre qualité de la part d'un révolutionnaire).*

*Hier l'essentiel était de nationaliser, de confisquer, de battre la bourgeoisie, de lui donner le coup de grâce, de détruire le sabotage le plus résolument possible. Aujourd'hui, seuls les aveugles ne voient pas que nous avons nationalisé, confisqué, cassé et brisé plus que nous n'avons eu le temps d'en établir le compte. Or, la socialisation se distingue de la simple confiscation justement en ce qu'on peut confisquer avec la seule « résolution », sans savoir bien compter et bien répartir, mais socialiser sans ce savoir-faire est impossible. »*

Aujourd'hui, alors que nous avons avancé dans la voie de l'organisation des kolkhoz, que nous avons pu observer « le vertige donné par le succès », nous avons appris à apprécier ces paroles de Lénine.

En analysant les écrits des « communistes de gauche » publiés dans la revue Communiste, Lénine désapprouva nettement ce groupement politique.

*« En feuilletant la revue Communiste, nous voyons à chaque instant que « nos gauches » n'ont aucune idée de la discipline de fer prolétarienne ni de sa préparation, qu'ils sont entièrement imbus de la psychologie d'un intellectuel petit-bourgeois déclassé. »*

Il ne fut publié que 4 numéros du *Communiste*, dont le dernier parut en juin.

Les socialistes-révolutionnaires combattirent avec beaucoup plus de résolution encore l'orientation de Lénine. Les 2 et 3 mai 1918, avec [Spiridonova](#) et [Karéline](#) à leur tête, ils exigèrent que les bolcheviks leur cédassent le commissariat de l'Agriculture. Lénine discuta de cette question avec les bolchéviks qui travaillaient alors dans ce commissariat (V. Méchtchériakov<sup>16</sup>, [S. Séréda](#) et d'autres) et la fraction bolchévique s'y opposa avec toute énergie. Le Comité central repoussa cette motion des socialistes-révolutionnaires. Leur influence dans le commissariat de l'Agriculture fut diminuée.

*« Camarades, j'ai reçu dernièrement la visite de votre délégué, un camarade du parti, un ouvrier de l'usine Poutilov. Ce camarade m'a fait un tableau détaillé et poignant de la famine à Pétrograd. Nous savons tous que dans nombre de régions industrielles la question du*

---

16 Mechtchériakov V. N. (1885-1946), membre du parti bolchevique depuis 1905. À partir de 1922, vice-président du Comité central à l'éducation politique et membre du conseil du Commissariat du peuple à l'Instruction.

*ravitaillement est aussi angoissante ; que la famine, aussi torturante, trappe à la porte des ouvriers et de la population pauvre en général.*

*A côté de cela, nous assistons à un déchaînement de la spéculation sur le blé et les autres denrées alimentaires. La famine n'est pas due au manque de blé en Russie, mais au fait que la bourgeoisie et tous les riches livrent le dernier, le décisif combat à la domination des travailleurs, à l'État des ouvriers, au pouvoir des Soviét, sur la question la plus importante, la plus grave, la question du blé. La bourgeoisie et tous les riches, y compris les riches des campagnes, les koulaks, font échec au monopole du blé, sabotent la répartition du blé par l'État qui entend ravitailler en pain toute la population et, en premier lieu, les ouvriers, les travailleurs, les nécessiteux. La bourgeoisie fait échec aux prix fermes, spéculé sur le blé, gagne cent, deux cents roubles et plus par poud de blé, détruit le monopole des céréales et la distribution judicieuse du pain ; elle les détruit par les pots-de-vin, par la corruption, en soutenant à dessein tout ce qui est funeste au pouvoir des ouvriers, lequel s'emploie à appliquer le premier principe essentiel, capital du socialisme : « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. »<sup>17</sup>*

La spéculation sur le blé battait son plein à Moscou. Je me souviens d'une aventure assez drôle qui nous arriva, à Vladimir Ilitch et à moi, alors que nous nous promenions un jour sur les monts Vorobiovy. A cette époque, peu de monde reconnaissait Vladimir Ilitch ; dans la rue, personne ne faisait attention à lui. Soudain, j'aperçois un paysan, l'air bien nourri, assis, un sac vide à côté de lui, en train de rouler une cigarette. Je m'approche et commence à bavarder, lui demandant comment ça allait, où en était le ravitaillement à la campagne. « *Eh bien, me répondit-il, ça ne va pas mal ; du pain, on en a tant qu'on veut, aussi le commerce va bien. A Moscou on se serre la ceinture, on a peur de ne plus avoir de pain. Aussi le paye-t-on très cher. Il s'agit seulement de bien savoir mener ses petites affaires. Tenez, moi, par exemple, j'ai quelques adresses où je porte mon pain et je gagne ainsi de l'argent sans trop de peine...* »

Vladimir Ilitch s'approcha aussi et écouta notre conversation. « *J'ai un client qui habite près du « Marécage »... « Quel marécage ? »* lui demandai-je. Le paysan me regarda brusquement : « *D'où est-ce que tu viens que tu ne connais même pas le « Marécage » ?* » Comme je l'appris plus tard, on appelait ainsi un marché qui se trouvait à côté de l'endroit, où s'élève maintenant la Maison du gouvernement, et où l'on vendait des légumes, des pommes. « *Je viens de Pétrograd* », lui dis-je, « *il n'y a pas longtemps que je suis à Moscou.* »

« *Ah, t'es de Pé-tro-gra-a-d...* », ses idées ayant pris une autre direction, il pensa à cette ville, à Lénine. Il garda un instant le silence, puis poursuivit : « *C'est ce Lénine qui nous gêne. Je ne le comprends pas. Un homme pas sérieux, celui-là. Figure-toi qu'un jour sa femme a voulu avoir une machine à coudre. Alors, lui, il a donné l'ordre de s'emparer de toutes les machines qui sont dans les campagnes. Ainsi, on en a saisi une chez ma nièce. On dit que le Kremlin en est plein, maintenant, à ne plus savoir où les mettre.* »

J'évitais de regarder Vladimir Ilitch pour ne pas pouffer de rire.

Ce petit propriétaire, paysan aisé, ne pouvait se représenter Lénine qui ne prît quelque chose pour son profit. Il avait entendu Lénine parler de machines. Paysan des environs de Moscou, il ne pouvait pas comprendre pourquoi Lénine se donnait tant de mal pour des machines, quelles étaient ces machines, ce qu'il en ferait et quel profit il en tirerait.

Malgré le ridicule de cette conversation, elle donnait une idée du chemin ardu que le parti et le pouvoir soviétique avaient à parcourir dans la lutte pour le socialisme, dans la lutte contre les gros paysans, les koulaks, contre la psychologie du petit propriétaire, le bas rendement, l'ignorance, notre état arriéré dans le domaine économique.

---

17 V. Lénine, *Œuvres choisies en deux volumes*, t. II, 2e partie, p. 7. (N.R.)

A la fin de mai, Vladimir Ilitch écrivit une lettre aux ouvriers de Pétrograd. Articles et discours de Vladimir Ilitch étaient rédigés différemment, suivant ceux à qui ils s'adressaient. La lettre du 22 mai était destinée à ceux sur qui il fondait le plus d'espoirs, à ceux sur qui il comptait le plus : aux ouvriers de Pétrograd.

Il leur écrivait :

*« Pétrograd n'est pas toute la Russie. Les ouvriers de Pétrograd ne forment qu'une petite partie des ouvriers de ce pays. Mais ils sont, parmi les détachements de la classe ouvrière et de tous les travailleurs de Russie, un des meilleurs, des plus avancés, des plus conscients, des plus révolutionnaires, des plus fermes, un des détachements les plus réfractaires à la phrase vide de sens, au désespoir pusillanime, au chantage de la bourgeoisie. Or, dans les minutes critiques de la vie des peuples, on connaît plus d'un exemple de détachements d'avant-garde même peu nombreux des classes avancées, qui entraînaient derrière eux tous les autres, animaient les masses du feu de l'enthousiasme révolutionnaire, accomplissaient les plus grands exploits historiques. »*<sup>18</sup>

Dans sa lettre, Vladimir Ilitch rappelait aux ouvriers de Pétrograd l'immense travail d'organisation qu'ils avaient devant eux. Il y attachait une importance considérable.

*« L'héroïsme d'un long et opiniâtre travail d'organisation à l'échelle nationale est infiniment plus difficile, mais, par contre, infiniment plus haut que l'héroïsme des soulèvements. Mais ce qui fait la force des partis ouvriers et de la classe ouvrière, c'est que celle-ci a toujours regardé avec hardiesse, ouvertement et bien en face le danger ; qu'elle ne craint pas de le reconnaître ; qu'elle apprécie avec lucidité quelles forces se trouvent dans « son » camp à elle, et dans le camp « opposé », dans le camp des exploités. La révolution va de l'avant, se développe, grandit. De même grandissent les tâches qui se posent à nous. La lutte s'étend en largeur et en profondeur. »*<sup>19</sup>

Par la force de sa conviction, sa foi en la victoire de la révolution, Vladimir Ilitch enthousiasmait les autres. Par son travail opiniâtre il donnait l'exemple de cet héroïsme du travail d'organisation dont il avait parlé.

Parallèlement à l'organisation de la défense du pays contre ses ennemis extérieurs et intérieurs, à la conduite de la guerre civile qui venait de commencer, Vladimir Ilitch poursuivait un immense travail pour l'édification socialiste : il faisait voter les décrets sur la nationalisation de l'industrie, donnait des instructions aux ouvriers des entreprises nationalisées, faisait des rapports au Congrès des syndicats, au Conseil supérieur de l'économie nationale de Russie, au le Congrès des Conseils de l'économie nationale, prononçait des discours au Congrès des commissaires du travail, à des réunions de cellules des usines, à des conférences de comités d'usines et de fabriques, recevait des ouvriers de Pétrograd, d'Eletz, etc. Il prit la parole devant les communistes mobilisés, partant pour le front et, de plus, à un des moments les plus critiques, le 25 mai, la veille de la proclamation de la loi martiale à Moscou, il déposa au Conseil des Commissaires du Peuple le projet de décret sur la fondation de l'Académie socialiste des sciences sociales ; le 5 juin il prononça son discours devant les instituteurs internationalistes ; le 10 juin il signa l'appel à l'occasion de la révolte contre-révolutionnaire du corps tchécoslovaque<sup>20</sup>, et le même jour, au Conseil des Commissaires du Peuple, il souleva la question de la

---

18 V. Lénine, *Œuvres choisies en deux volumes*, t. II, 2e partie, p. 12. (N.R.)

19 V. Lénine, *Œuvres choisies en deux volumes*, t. II, 2e partie, p. 13. (N.R.)

20 Le corps tchécoslovaque, composé d'ex-prisonniers de guerre tchèques et slovaques de l'armée austro-hongroise, avait été constitué par le Gouvernement provisoire en 1917 pour la guerre contre l'Allemagne. Après la révolution d'Octobre, alors que ses 35.000 hommes devaient quitter le pays par Vladivostok, la contre-révolution russe et l'impérialisme anglo-français les poussèrent à la révolte et se servirent d'eux pour tenter d'écraser le pouvoir des Soviets. Aidé par le corps tchécoslovaque, les gardes-blancs parvinrent à s'emparer de l'Oural, de la région de la Volga, puis de toute la Sibérie. L'intervention contre-révolutionnaire du corps tchécoslovaque ne fut définitivement liquidée qu'à la fin de 1919.

participation des ingénieurs au travail ; deux jours avant l'attentat, il prononça un discours au Congrès consacré à l'instruction publique, dans lequel il souligna l'importance considérable de l'enseignement dans l'édification socialiste.

Chaque semaine, Vladimir Ilitch prenait la parole dans différents arrondissements de la ville, souvent plusieurs fois par jour.

Le travail avec les masses, travail d'organisation et d'orientation ne fut pas vain ; c'est grâce à lui qu'on put remporter la victoire.

Lorsqu'on relit l'histoire de la guerre civile de 1918, maintenant que tous les fils sont démêlés, que le tableau de cette lutte acharnée de l'ancien régime des propriétaires fonciers et des capitalistes pour leur existence est devenu clair, on comprend que la révolution vainquit parce que les masses s'étaient levées à la lutte, parce qu'un immense travail avait été mené parmi elles et que le sens de cette lutte leur était clair et les touchait de près.

Vladimir Ilitch passa le printemps et l'été 1918 à Moscou ; il travaillait d'arrache-pied. Pendant ses rares instants de liberté, il aimait nous emmener, Maria Ilinitchna et moi, dans les environs de Moscou ; il choisissait toujours des lieux nouveaux ; il songeait, respirant l'air à pleins poumons. Chaque petite chose attirait son attention.

Les paysans moyens regardaient le pouvoir soviétique avec bienveillance : ce pouvoir défendait la paix, était contre les propriétaires fonciers ; mais les paysans ne croyaient pas beaucoup à sa solidité et ne demandaient pas mieux que de décocher quelques plaisanteries sur son compte.

Je me rappelle qu'un jour nous arrivâmes à un petit pont qui n'avait pas l'air très solide. Vladimir Ilitch demanda à un paysan qui se trouvait là si l'on pouvait traverser ce pont en auto. L'homme hochait la tête et dit avec un léger sourire moqueur : « *Je ne saurais vous dire, c'est qu'il est soviétique, ce pont, sauf votre respect.* » Plus tard, Vladimir Ilitch riait beaucoup en répétant cette boutade.

Une autre fois, revenant d'une promenade en auto, nous devions passer sous un pont de chemin de fer. Mais nous vîmes un troupeau de vaches qui en débouchait ; les animaux habitués aux voitures, avançaient placidement sans céder le chemin. Nous dûmes nous arrêter. Le paysan qui passait devant, regarda Vladimir Ilitch et jeta en ricanant : « *Eh oui, c'est comme ça, on a dû canner devant les vaches.* »

Mais bientôt, les paysans durent abandonner leur neutralité de petits propriétaires, car à partir de mi-mai, la lutte des classes avait commencé à se déclencher.

L'été 1918 fut extrêmement dur. Vladimir Ilitch n'écrivait déjà plus rien, passait des nuits sans sommeil. J'ai une photo de lui prise à la fin d'août, peu avant l'attentat ; il est debout, songeur, ayant l'air d'un homme qui serait revenu d'une longue et grave maladie.

Oui, c'était une période bien difficile.

Ayant tout perdu par la révolution, la bourgeoisie se tourna vers l'étranger pour y chercher du secours : tantôt, elle acceptait l'argent des alliés pour organiser des soulèvements, tantôt appelait à la rescousse les troupes allemandes, les laissant piller la population. Les Allemands prêtèrent leur aide aux Finlandais blancs, occupèrent l'Ukraine, les Turcs portèrent secours aux moussavatistes<sup>21</sup> d'Azerbaïdjan et aux menchéviks de Géorgie,

---

21 Mouvement nationaliste musulman d'Azerbaïdjan. Le *Moussavat* (Égalité en arabe) était le nom d'un parti créé en 1912 et qui prônait une forme de panislamique pour les peuples turcs. Avec la création de l'Azerbaïdjan soviétique, le parti entra dans la clandestinité avant de disparaître en 1920, la plupart de ses membres ayant été réprimés ou émigrés pour leurs activités anti-soviétiques.

les Allemands s'emparèrent de la Crimée, les Anglais débarquèrent à Mourmansk, les alliés aidèrent les Tchécoslovaques et les socialistes-révolutionnaires de droite à couper la Sibérie des régions centrales. Le blé cessa d'arriver d'Ukraine et de Sibérie ; une faim atroce tenaillait les deux capitales. Le cercle du front se rétrécissait toujours.

Le 21 mai, Vladimir Ilitch envoya un télégramme aux ouvriers de Pétrograd.

*« Camarades ouvriers, souvenez-vous que la situation de la révolution est critique. Souvenez-vous qu'il n'y a que vous qui puissiez sauver la révolution ; vous et personne d'autre... Le temps presse : après un mai excessivement dur, viendront un juin et un juillet, peut-être encore une partie d'août, non moins pénibles. »*

Une vague de soulèvements contre-révolutionnaires entraîna les koulaks et les organisa. Les koulaks se mirent à cacher le blé. Combattre la famine et la contre-révolution ne faisait plus qu'un. Vladimir Ilitch insistait sur l'organisation des comités des paysans pauvres, menait une propagande active en faveur de la formation par les ouvriers des détachements de ravitaillement qui porteraient leur expérience révolutionnaire dans la campagne. La lutte pour le blé au moment présent, disait-il aux ouvriers, c'est la lutte pour le socialisme.

Il faut que *« l'ouvrier d'avant-garde, en tant que dirigeant des pauvres, en tant que chef des masses laborieuses des campagnes, en tant que bâtisseur de l'État du travail, aille dans le peuple »*<sup>22</sup>, écrivait Vladimir Ilitch aux ouvriers de Pétrograd. Il écrivait que trempés, éprouvés dans la lutte, les ouvriers étaient l'avant-garde de la révolution.

*« C'est cette avant-garde de la révolution – et à Pétrograd et dans le pays entier – qui doit lancer l'appel, se dresser en masse ; elle doit comprendre que le salut du pays est dans ses mains, qu'on exige d'elle un héroïsme non moindre qu'en janvier et octobre 1905, qu'en février et octobre 1917 ; qu'il faut organiser une grande « croisade » contre les spéculateurs en blé, les koulaks, les vampires, les désorganiseurs, les concussionnaires, une grande « croisade » contre les perturbateurs de l'ordre le plus rigoureux institué par le gouvernement en ce qui concerne le stockage, le transport et la répartition du pain pour les hommes et du pain pour les machines.*

*Seul un élan massif des ouvriers avancés est capable de sauver le pays et la révolution. Il faut des dizaines de milliers d'hommes d'avant-garde, de prolétaires aguerris, assez conscients pour pouvoir expliquer les choses aux millions de pauvres dans tous les points du pays, et se mettre à la tête de ces millions... »*<sup>23</sup>

Les ouvriers de Pétrograd répondirent à l'appel de Vladimir Ilitch. Ils organisèrent la « croisade ». Les paysans pauvres commencèrent à se rallier en rangs de plus en plus serrés autour du pouvoir soviétique. Le 11 juin, le Comité exécutif central de Russie adopta le décret sur l'organisation des comités de paysans pauvres. La masse de ces paysans reconnurent en Lénine le chef dont leur avaient tant parlé les ouvriers et les soldats. Mais non seulement Vladimir Ilitch avait souci d'eux, eux aussi étaient remplis d'attentions pour lui. Lidia Alexandrovna Fotiéva, secrétaire de Lénine, se souvenait d'un soldat de l'Armée rouge, un paysan pauvre, qui avait apporté à Vladimir Ilitch la moitié de sa miche de pain. *« Qu'il en mange un morceau, les temps sont durs maintenant »*, dit-il sans même demander à parler à Lénine, priant seulement de le lui montrer quand il passerait devant lui.

Vladimir Ilitch s'irritait fort quand on cherchait à lui créer des conditions agréables de vie, à lui accorder un traitement élevé, etc. Je le vis un jour se fâcher pour un seau de khalva<sup>24</sup> que lui avait apporté le camarade [Malkov](#), alors gouverneur du Kremlin.

22 V. Lénine, *Œuvres choisies en deux volumes*, t. II, 2e partie, p. 15. (N.R.)

23 V. Lénine, *Œuvres choisies en deux volumes*, t. II, 2e partie, p. 12. (N.R.)

24 Il s'agit probablement de la Kacha, bouillie à base le plus souvent de sarrasin, de blé, d'avoine, d'orge ou de millet cuits à l'eau ou au lait.

Le 23 mai 1918, Vladimir Ilitch écrit à V. Bontch-Brouévitch la note suivante :

*« Au chef du service administratif du Conseil des Commissaires du Peuple, Vladimir Dmitriévitch Bontch-Brouévitch.*

*Je vous porte un blâme sévère, vu votre abstention à répondre à ma demande instante sur le motif de la majoration de mon traitement de 500 à 800 roubles par mois depuis le 1<sup>er</sup> mars 1918 et vu le caractère illégitime de cette augmentation décidée arbitrairement par vous, de concert avec le secrétaire du Conseil [Nikolaï Pétrovitch Gorbounov](#), contrairement au décret du Conseil des Commissaires du Peuple daté du 23 novembre 1917.*

*Le président du Conseil des Commissaires du Peuple  
V. Oulianov (Lénine). »*

Les Allemands, après avoir signé avec la R.S.F.S.R. la paix de Brest-Litovsk et suspendu les hostilités, ne renoncèrent pas pour autant à leurs plans de conquête de la Russie. Déjà, au cours des pourparlers mêmes, le gouvernement allemand avait pactisé avec la Rada ukrainienne<sup>25</sup> promettant de lui prêter secours dans la lutte contre les bolchéviks. Après avoir occupé l'Ukraine et renversé le pouvoir soviétique, les Allemands chassèrent également la Rada et placèrent l'hetman [Skoropadski](#),

général tsariste, à la tête du gouvernement de l'Ukraine. En fait, l'Ukraine fut transformée en une colonie de l'Allemagne. D'énormes quantités de blé, de bétail, de sucre, de matières premières étaient envoyées en Allemagne.

Les impérialistes allemands cherchaient par tous les moyens d'attiser le feu de la guerre civile. L'ataman des cosaques du Don, [Krasnov](#), qui s'était enfui dans cette province, à demandé secours à l'Allemagne, et les Allemands l'aidèrent à former et à réunir des détachements de cosaques blancs.

Les Allemands prêtèrent main forte aux Finlandais blancs pour écraser la révolution en Finlande et sévir sauvagement contre les révolutionnaires. Mais l'Allemagne n'était pas la seule à prendre l'offensive. Au début d'avril, les Anglais et les Japonais débarquèrent à Vladivostok.

Au mois d'avril, un certain nombre de partis antisoviétiques formèrent « l'Union de la renaissance ». Les socialistes-révolutionnaires, les cadets, les socialistes populaires, les menchéviks et le groupement « Unité »<sup>26</sup> y entrèrent. « L'Union de la renaissance » conclut avec l'Entente un accord sur l'envoi par cette dernière de troupes pour lutter, contre les bolcheviks et sur l'utilisation du corps tchécoslovaque afin d'exécuter un coup d'État et de renverser le pouvoir soviétique. Le corps d'armée tchécoslovaque comptait au temps de Kérenski 42 mille hommes ; il y avait là beaucoup de généraux et officiers ultra-réactionnaires russes. De concert avec la mission militaire française, les membres du Comité central des socialistes-évolutionnaires et les représentants de ce même parti en Sibérie discutaient le projet d'un coup d'État. Il fut décidé que les troupes tchécoslovaques en instance d'évacuation pour l'Extrême-Orient occuperaient des points d'appui sur les chemins de fer d'Oural, de Sibérie et d'Oussouri.

A la fin du mois de mai, les Tchécoslovaques s'emparèrent de Tchéliabinsk, de Pétropavlovsk, de la station de Taïga, de Tomsk, puis, au début de juin, d'Omsk, de Samara. A la fin de mai, on découvrit à Moscou un complot de gardes blancs dirigé par « l'Union pour la défense de la patrie et de la liberté »,

---

25 Nom donné au régime en place en Ukraine entre avril 1917 et avril 1918. A la suite de la Révolution de Février 1917 et la chute du tsarisme, une « Rada (parlement) centrale » fut élue en avril 1917 en Ukraine, majoritairement menchévique-socialiste-révolutionnaire. Elle négocia une large autonomie avec le Gouvernement provisoire russe mais, après la révolution d'Octobre, elle déclara unilatéralement l'indépendance de l'Ukraine et s'opposa à la Russie soviétique en favorisant les forces contre-révolutionnaires et en se subordonnant à l'impérialisme allemand. La Rada centrale fut renversée par un coup d'État fomenté par les occupants allemands en avril 1918.

26 Il s'agit probablement des restes du groupe social-patriote « Edintsvo » (Unité) fondé par Plekhanov.



un soulèvement contre-révolutionnaire eut lieu à Kline, une conspiration fut tramée dans la flotte de la Baltique. Le 4 juin, un gouvernement nationaliste-bourgeois se forma en Crimée ; le 15 juin, une révolte éclata à Irkoutsk ; le 20 juin, des soulèvements contre-révolutionnaires se produisirent à Kozlov et à Lékatérinenbourg ; le 29 juin un complot monarchique fut découvert à Kostroma. Le 30 juin, un gouvernement bourgeois fut proclamé par la Douma régionale de Sibérie. Les socialistes-révolutionnaires marchaient la main dans la main avec la bourgeoisie. Le 8 juin, après la prise de Samara par les troupes tchécoslovaques, un comité de l'Assemblée constituante y fut organisé. Le 19 juin eut lieu la révolte des socialistes-révolutionnaires de droite à Tambov ; le jour suivant, le camarade [Volodarski](#) fut assassiné par eux à Pétrograd. Les socialistes-révolutionnaires de gauche, eux aussi, tombèrent dans la contre-révolution.

Le 24 juin, ils décidèrent de tuer l'ambassadeur de l'Allemagne à Moscou Mirbach et d'organiser l'insurrection armée contre le pouvoir soviétique. Le 27 juin, les troupes anglaises débarquèrent à Mourmansk, le 1er juillet, des convois de gardes blancs formés sous la direction de la Mission militaire française furent arrêtés à Moscou, le 4 juillet, le Ve Congrès des Soviets de Russie commença ses travaux, et le 6 juillet, les socialistes-révolutionnaires assassinèrent Mirbach, firent éclater des révoltes à Moscou et à Iaroslavl.<sup>27</sup>

Le 5 juillet, au Ve Congrès, Vladimir Ilitch, dans son discours, s'en prit violemment aux socialistes-révolutionnaires [*de gauche*] les accusant d'être veules, de semer la panique, de ne pas comprendre la situation, mais il ne croyait pas qu'ils iraient jusqu'à la rébellion.

Le 6 juillet, deux membres de ce parti, [Blumkine](#) et Andréev, se présentèrent à l'hôtel, rue Dénejny, occupé par l'ambassade allemande, obtinrent d'être reçus par l'ambassadeur lui-même, le tuèrent avec une bombe et se réfugièrent au détachement de la Vétchéka (Commission extraordinaire de Russie), commandé par Popov, un socialiste-révolutionnaire. Ce détachement avait ses quartiers dans une maison rue Trekhsviatitelski, devenue en même temps le siège du Comité central de ce parti. [Dzerjinski](#), président de la Vétchéka, qui s'y rendit pour arrêter les assassins, fut lui-même arrêté. Simultanément, les socialistes-révolutionnaires procédèrent à l'arrestation du président du Soviet de Moscou, [Smidovitch](#), du commissaire aux P.T.T. [Podbelski](#)<sup>28</sup>, du membre du collège de la Vétchéka [Latsis](#) et d'autres encore ; ils s'emparèrent de la poste et du télégraphe. Le Comité central de ce parti fit connaître dans toute la Russie et sur le front tchécoslovaque la révolte à Moscou, appelant à prendre les armes contre l'Allemagne. A la suite de l'action armée entreprise par les socialistes-révolutionnaires, le Conseil des Commissaires du Peuple prit à son tour des mesures appropriées contre le détachement de Popov qui comptait environ deux mille hommes d'infanterie, 8 canons et une auto blindée. Le matin du 8 juillet, la rue Trekhsviatitelski fut cernée de toutes parts et canonnée. Les rebelles essayèrent de riposter par le bombardement du Kremlin : quelques obus tombèrent dans la cour. Après une résistance de courte durée, le détachement de Popov battit en retraite et se précipita vers la chaussée de Vladimir où il se dispersa. Environ 300 hommes furent faits prisonniers.

Après l'affaire de la rue Trekhsviatitelski, Vladimir Ilitch voulut voir cet hôtel qui était devenu pour quelque temps le quartier général des rebelles. Il demanda une voiture. On nous amena une auto découverte et nous partîmes. En passant devant la gare d'Octobre, quelqu'un cria : « Halte ! ». Comme on ne voyait pas qui poussait ce cri, notre chauffeur [Guil](#) ne s'arrêta pas. Mais Vladimir Ilitch lui dit de s'arrêter. C'est alors que ceux qui venaient de nous interpellé se mirent à tirer, puis nous vîmes un groupe d'hommes armés accourir vers nous. C'étaient les nôtres. Vladimir Ilitch leur fit remarquer d'un ton de reproche : « *Voyons, camarades, on ne tiraille pas comme cela pour rien, de derrière un coin, sans*

---

27 L'assassinat de l'ambassadeur de l'Allemagne impérialiste fut l'œuvre du Parti socialiste-révolutionnaire de gauche, tandis que le soulèvement anti-bolchévique de Iaroslavl, totalement indépendant de l'attentat contre Mirbach, fut orchestré par une fraction extrémiste du parti socialiste-révolutionnaire de droite.

28 Podbelsky Vadim Nikolaïevitch (1887-1920), bolchévique depuis 1905. Après la révolution de Février, membre du Comité de Moscou du POSDR(b) et de la rédaction du « *Sotsial-Demokrat* ». Participant actif du soulèvement armé d'Octobre, membre du Comité militaire révolutionnaire de Moscou. À partir de 1918, Commissaire du peuple des Postes et Télégraphes de la RSFSR.

*voir sur qui on fait feu.* » Les hommes furent confondus. Vladimir Ilitch demanda encore une fois le chemin et nous repartîmes. Lorsque nous arrivâmes enfin, on nous laissa entrer dans le bâtiment sans faire aucune difficulté et on nous en fit faire le tour. Vladimir Ilitch était curieux de savoir pourquoi les socialistes-révolutionnaires avaient choisi cet hôtel pour leur état-major et de quelle façon ils en avaient organisé la défense. Mais bientôt cette question cessa de l'occuper, car ni la disposition de cette maison, ni son intérieur n'offraient de ce point de vue aucun intérêt. Une chose pourtant me resta dans la mémoire : le plancher était jonché de papiers déchirés en mille morceaux. Il faut croire que pendant le siège, les socialistes-révolutionnaires avaient cherché à détruire les documents.

Bien que la journée fût avancée, Vladimir Ilitch eut envie de faire un tour dans le parc de Sokolniki. Quand nous arrivions sous le pont de chemin de fer, nous rencontrâmes une patrouille de komsomols. « *Halte !* » La voiture s'arrêta. « *Vos papiers !* » Vladimir Ilitch montra sa pièce d'identité portant : « *Le président du Conseil des Commissaires du Peuple, V. Oulianov.* ». « *Non, mais quelle blague !* » Les jeunes gens arrêtaient Vladimir Ilitch et le conduisirent au prochain poste de milice. Là, on le reconnut immédiatement et on éclata de rire. Vladimir Ilitch revint et nous reprîmes notre chemin. Bientôt nous tournâmes vers le parc de Sokolniki. Alors que nous suivions une de ses routes, on recommença à canarder. Il se trouva que nous venions de passer devant un dépôt d'armes. On vérifia nos papiers et on nous laissa continuer notre promenade non sans nous avoir fait remarquer en bougonnant un peu que ce n'était point le moment de faire des promenades nocturnes. En revenant, nous devions repasser par le poste des komsomols. Mais les gars, ayant aperçu de loin notre voiture, s'éclipsèrent en un clin d'œil.

Le 8 juillet, le Ve Congrès des Soviets décida d'exclure des Soviets les socialistes-révolutionnaires qui s'étaient solidarisés avec les révoltés des 6 et 7 juillet. Le 10 juillet, le Congrès adopta la Constitution soviétique et acheva ainsi ses travaux. Durant tout le mois de juillet, la situation demeura extrêmement difficile.

C'était le socialiste-révolutionnaire de gauche [Mouraviev](#) qui commandait les troupes opérant contre les Tchécoslovaques. Après la Révolution d'Octobre il s'était rangé du côté du pouvoir soviétique, s'était battu contre Kérenski et Krasnov qui avaient déclenché une offensive sur Pétrograd, et contre la Rada centrale, ainsi que sur le front roumain. Mais lorsque les socialistes-révolutionnaires firent éclater la révolte des 6 et 7 juillet, il passa de leur côté et voulut faire marcher ses troupes sur Moscou. Cependant, les unités sur lesquelles il avait compté l'abandonnèrent ; il chercha alors à trouver appui auprès du Soviet de Simbirsk, mais il n'y réussit pas non plus ; on voulut l'arrêter, il opposa une résistance et fut tué. Peu après, Simbirsk fut pris par les Tchécoslovaques. Leurs troupes approchèrent d'Iékatérinenbourg, ville où Nicolas II était détenu. Le 16 juillet, lui et sa famille furent fusillés par les bolchéviks ; les Tchécoslovaques n'avaient pas réussi à le sauver, ils ne prirent la ville que le 25 juillet.

Dans le nord, les troupes anglo-françaises s'emparèrent d'une partie de chemin de fer de Mourmansk. Les menchéviks de Bakou livrèrent leur ville aux Anglais. L'armée des volontaires blancs prit la station Tikhoretskaïa, puis la ville d'Armavir. Les Allemands exigèrent de laisser entrer un bataillon de leurs soldats à Moscou pour assurer la protection de leur ambassade.

Malgré toute la gravité de la situation, Vladimir Ilitch ne se laissa pas abattre. Sa lettre du 26 juillet adressée à [Clara Zetkin](#) reflétait nettement son état d'esprit :

*« Chère camarade,*

*Je vous remercie infiniment de votre lettre du 27/6 que j'ai reçue des mains de la camarade Gerta Gordon. Je ferai tout pour aider la camarade Gordon, Nous tous, nous sommes très heureux d'apprendre que vous, le camarade [Mehring](#) et d'autres « camarades spartakistes »<sup>29</sup> en*

---

29 Spartakistes, membres du groupe « Spartacus », organisé en janvier 1916 pendant la première guerre mondiale et dirigé notamment par K. Liebknecht, R. Luxembourg, F. Mehring, C. Zetkin. Les spartakistes menaient la propagande révolutionnaire parmi les masses contre la guerre impérialiste, dénonçaient la politique de conquête de l'impérialisme allemand, la trahison des chefs de la social-démocratie. Toutefois, les spartakistes allemands

*Allemagne sont « de cœur et d'esprit avec nous ». Cela nous donne la certitude que les meilleurs éléments de la classe ouvrière d'Europe occidentale, en dépit de toutes les difficultés, viendront tout de même à notre aide.*

*Nous vivons ici les semaines peut-être les plus difficiles de toute la révolution. La lutte des classes et la guerre civile ont gagné les couches les plus profondes de la population dans les campagnes, on voit partout une scission, les paysans pauvres sont pour nous, les koulaks s'acharnent contre nous. L'Entente a acheté les Tchécoslovaques, la révolte contre-révolutionnaire fait rage, la bourgeoisie redouble ses efforts pour nous renverser. Mais malgré tout, nous croyons fermement pouvoir éviter cette marche « ordinaire » de la révolution (comme en 1794 et 1849) et vaincre la bourgeoisie.*

*Veillez agréer, chère camarade, ma grande reconnaissance, mes meilleurs vœux et ma sincère estime, Votre Lénine. »*

Et, en guise de post-scriptum :

*« On vient de m'apporter le nouveau sceau de l'État. Voici son empreinte. Il porte l'inscription : République Fédérative Socialiste Soviétique de Russie. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »*

L'insurrection contre-révolutionnaire faisait toujours rage. Les Tchécoslovaques occupèrent Kazan ; les troupes anglo-françaises s'emparèrent d'Arkhangelsk, et là, les socialistes-révolutionnaires formèrent la haute direction de la région du Nord ; à Ijevsk, ils organisèrent un soulèvement ; les troupes des socialistes-révolutionnaires de droite prirent Sarapoul ; les troupes soviétiques abandonnèrent Tchita ; l'armée des volontaires blancs s'empara de Iékatérinodar, mais l'échec qu'avaient subi les rébellions à Moscou et à Iaroslavl semèrent un certain trouble dans les rangs des socialistes-révolutionnaires ; les combats entre les Alliés et les Allemands qui avaient repris avec une nouvelle intensité, affaiblirent leur intervention, détournèrent leur attention de la Russie. Le 16 août, les Tchécoslovaques subirent une défaite sur la rivière Bélaïa, le rassemblement de nos forces armées commença ; des mesures organisationnelles furent prises, des décrets furent édités sur la participation des organisations ouvrières dans les stockages du blé, sur l'organisation de formations spéciales pour la récolte et la lutte contre la spéculation du blé ; la situation alimentaire commença à s'améliorer peu à peu ; les journaux bourgeois furent interdits et cessèrent d'énerver le public. La propagande en faveur de la non-intervention parmi les ouvriers fut intensifiée à l'étranger. Le 9 août, le Commissariat du peuple des Affaires étrangères présenta par l'intermédiaire du gouvernement américain une proposition de paix aux puissances alliées.

Sentant qu'ils commençaient à perdre du terrain, les socialistes-révolutionnaires de droite décidèrent d'assassiner certains dirigeants bolcheviks, dont Lénine.

Le 30 août, on annonça à Vladimir Ilitch que le camarade Ouritski, président de la Tcheka de Pétrograd, avait été assassiné à 10 heures du matin.

Le soir, sur l'initiative du Comité de Moscou, Vladimir Ilitch devait prendre la parole dans les arrondissements Basmanny et Zamoskvoretski.

Ce jour-là, Boukharine qui dînait chez nous, insista fortement pour décider Vladimir Ilitch à ne pas y aller. Celui-ci riait, ne voulait rien savoir, puis pour couper court à cette conversation, dit qu'il n'irait

---

n'arrivèrent pas à se débarrasser des erreurs semi-menchéviques dans les questions théoriques et politiques les plus importantes. Les erreurs des gauches allemandes ont été critiquées par Lénine entre autres dans les ouvrages « *Sur la brochure de Junius* », « *De la caricature du marxisme et de l'économisme impérialiste* ». En avril 1917, les spartakistes adhèrent au parti social-démocrate indépendant, parti centriste, tout en restant autonomes en matière d'organisation. Après la Révolution de novembre 1918, en Allemagne, les spartakistes avaient rompu avec les « Indépendants », et, en décembre de la même année, fondé le Parti communiste allemand. (N.R.)

peut-être pas. Maria Ilinitchna était malade ce jour-là et gardait la chambre. Vladimir Ilitch entra chez elle déjà tout habillé, prêt à partir. Elle lui demanda si elle pouvait aller avec lui. « *Il n'en est pas question, reste à la maison* », répondit-il et partit au meeting sans se faire accompagner d'aucune escorte.

J'assistais à la réunion à l'Université de Moscou consacrée à l'instruction publique. Deux jours auparavant, Vladimir Ilitch y avait parlé aussi. Comme la séance touchait à sa fin, je m'apprêtais à rentrer. Je descendis dans la rue avec une institutrice que je connaissais. Comme elle habitait le Zamoskvorétchié, je lui offris de la ramener chez elle. La voiture du Kremlin m'attendait, mais il me sembla de ne jamais avoir vu ce chauffeur-là auparavant. Il nous conduisit vers le Kremlin. Je lui dis de reconduire d'abord notre compagne chez elle. Il ne répondit rien, mais près du Kremlin, il arrêta la voiture et la fit descendre. Je fus stupéfaite : qu'est-ce qui le prend d'agir ainsi ? J'allais le lui dire, mais à ce moment nous arrivâmes dans la cour du Comité exécutif central où m'attendait le camarade Guil, notre chauffeur habituel, qui se mit à me raconter qu'il avait conduit Vladimir Ilitch à l'usine Mikhelson et que là une femme avait tiré sur Vladimir Ilitch et l'avait blessé légèrement, Je voyais qu'il cherchait à me rendre le coup moins pénible, car lui-même était très affligé. « *Dites-moi seulement, si Vladimir Ilitch est en vie ?* » lui demandai-je. Il répondit affirmativement et je m'empressai de monter. Une fois dans l'appartement, je vis qu'il y avait beaucoup de monde, un tas de pardessus encombraient le portemanteau, les portes étaient grandes ouvertes.

Dans l'entrée j'aperçus Sverdlov. Il avait un air grave et décidé. Le voyant ainsi, je pensai que tout était fini. « *Qu'allons-nous devenir maintenant ?* » dis-je. « *Nous avons t-out décidé avec Vladimir Ilitch* », répondit-il. « *Décidé, donc c'est fini* », pensai-je. J'avais à traverser une petite chambre, mais ce chemin me parut interminable. J'entrai dans notre chambre à coucher, le lit avait été poussé au milieu de la pièce ; Vladimir Ilitch était étendu, extrêmement pâle. Il me vit et me dit doucement un instant après : « *Te voilà, tu dois être fatiguée. Va te reposer un moment.* » Ces paroles étaient absurdes, ses yeux disaient autre chose : « *C'est la fin.* » Je sortis de la chambre pour ne pas le troubler et me plaçai de manière à pouvoir le voir, tout en restant hors de sa vue. En entrant, je n'avais pas remarqué s'il y avait quelqu'un dans la chambre. Maintenant j'aperçus [Lounatcharski](#) qui devait être entré à l'instant ou qui s'y trouvait peut-être déjà depuis un certain temps. Il se tenait debout près du lit et, les yeux effrayés, regardait Vladimir Ilitch avec pitié. Celui-ci lui dit : « *Pas la peine de regarder.* »

Notre appartement se transforma en une sorte de cantonnement. Véra Bontch-Brouévitch et Véra Krestinskaïa, toutes les deux doctresses, s'affairaient auprès du malade. A côté, la petite pièce était aménagée en infirmerie, on y apportait des ballons d'oxygène, de la ouate, des fioles, des solutions, on fit venir des aide-médecins.

Notre femme de ménage, une Lettone, qui repartit peu après pour la Lettonie, eut peur et s'enferma dans sa chambre. Dans la cuisine, quelqu'un essayait d'allumer le réchaud à pétrole ; dans la salle de bain, la camarade Kizass lavait des pansements et des serviettes ensanglantées. En la regardant, je me rappelai involontairement les premières nuits de la Révolution d'Octobre à Smolny lorsqu'elle passait des nuits entières à déchiffrer des télégrammes qui arrivaient à flot de toute part.

Enfin, les chirurgiens arrivèrent : [Vladimir Nikolaiévitch Rozanov](#), Minz et d'autres. Sans aucun doute, la vie de Vladimir Ilitch était en danger, il était à deux doigts de la mort. Quand le chauffeur Guil avec quelques camarades de l'usine Mikhelson avaient ramené Vladimir Ilitch blessé au Kremlin et voulurent le porter en haut, il refusa et monta lui-même les deux étages. Le sang lui avait congestionné un poumon. De plus, les médecins craignant que l'œsophage ne fût transpercé par la balle, lui défendirent de boire. Or, il avait très soif. Après le départ des médecins, resté avec l'infirmière qu'on avait fait venir d'un hôpital, il lui demanda de m'appeler et de nous laisser seuls. J'entrai. Vladimir Ilitch garda un moment le silence, puis me dit : « *Eh bien voilà, apporte-moi un verre de thé.* » « *Mais les médecins t'ont défendu de boire, tu le sais bien* ». Sa ruse avait échoué, il ferma les yeux : « *Alors, tu peux t'en aller.* » Maria Ilinitchna s'occupait des médecins et des médicaments. Je restai près de la porte. Pendant la nuit, j'allai plusieurs fois dans le cabinet de travail de Vladimir Ilitch, à l'autre bout du

corridor, où, installés tant bien que mal sur les chaises, Sverdlov et d'autres passaient la nuit. A cette époque, Staline était au front.

L'attentat commis contre Vladimir Ilitch bouleversa non seulement toutes les organisations du parti, mais aussi de larges masses d'ouvriers, de paysans, de soldats de l'Armée rouge : on avait eu tout à coup conscience de ce qu'était Lénine pour la Révolution. On suivait avec émotion les bulletins de santé publiés dans la presse.

Le 30 août, au soir, un communiqué sur l'attentat perpétré contre Lénine, fut publié au nom du parti sous la signature de Sverdlov. Ce communiqué disait : « *Aux attentats dirigés contre ses chefs, la classe ouvrière répondra par une union encore plus grande de ses forces, par une terreur massive implacable contre tous les ennemis de la révolution.* »

L'attentat fit se reprendre les ouvriers ; ils serrèrent davantage leurs rangs, travaillèrent plus intensivement.

Le parti socialiste-révolutionnaire commença à se désagréger. Le lendemain de l'attentat, le Bureau de Moscou fit paraître dans les journaux une déclaration sur sa non-participation au crime du parti socialiste-révolutionnaire. Déjà après le soulèvement de juillet des socialistes-révolutionnaires de gauche, on avait enregistré un certain abandon de ce parti, surtout de la part des ouvriers. Une fraction s'était formée d'abord qui s'était donné le nom de « populistes-communistes », avec Kaléguiaïev<sup>30</sup>, Bitsenko<sup>31</sup>, Oustinov à la tête, qui n'admettait ni la rupture de la paix de Brest-Litovsk, ni les actes terroristes, ni la lutte active contre le Parti communiste. Les autres socialistes-révolutionnaires évoluaient de plus en plus à droite, soutenaient les soulèvements des koulaks, mais leur influence faiblissait. L'attentat contre Lénine précipita cette désagrégation du parti socialiste-révolutionnaire qui avait commencé, diminua encore davantage son crédit auprès des masses.

Les espérances des ennemis du pouvoir soviétique s'évanouirent. Lénine avait survécu à ses blessures. Les conclusions des médecins devenaient chaque jour plus optimistes. Comme tous ceux qui entouraient Vladimir Ilitch, ils commençaient à se dérider, Vladimir Ilitch plaisantait avec eux. Il lui était encore interdit de se lever, mais à la dérobée, quand il n'y avait personne dans la chambre, il essayait de se soulever. Il voulait tant revenir à son travail. Enfin, le 9 septembre, la *Pravda* annonça que le danger était écarté, et Vladimir Ilitch avait fait une annotation : comme il était en train de se rétablir, il demandait de ne pas déranger ses médecins par les coups de téléphone au sujet de sa maladie. Le 16 septembre, Vladimir Ilitch reçut, enfin, l'autorisation de reprendre son travail. Il fut tellement ému par cette nouvelle, qu'il se releva avec peine. C'est avec une grande joie qu'il reprit son travail.

---

30 Kaléguiaïev, Andreï Lukitch (1887-1937), membre du Parti socialiste-révolutionnaire à partir de 1906. Membre du Comité central du Parti socialiste-révolutionnaire de gauche en 1917 et président du Soviet paysan de Kazan. Après Octobre, nommé le 7 décembre 1917 Commissaire du peuple à l'Agriculture, poste qu'il quitta après la signature du traité de paix de Brest-Litovsk. Adhère au Parti bolchevique en 1918. Pendant la Guerre civile, commissaire politique de la 13<sup>e</sup> division (novembre 1918 – janvier 1919), membre de la Commission extraordinaire du Ravitaillement du front Sud, puis commissaire politique du front Est. Membre du collège du Commissariat du peuple aux affaires intérieures en 1920. Occupe divers postes militaires et administratifs par la suite. Arrêté et exécuté pendant les purges staliniennes.

31 Bitsenko, Anastasia Alexeïévna (1875-1938), militante révolutionnaire ukrainienne, née dans une famille paysanne à Bakhmout, dans le gouvernement d'Ekaterinoslav. Elle appartenait depuis 1903 au parti Socialiste-révolutionnaire. Pendant la Révolution de 1905, elle a assassiné le général Sakharov, ex-Ministre de la Guerre tsariste, qui était chargé de réprimer une révolte de paysans à Saratov. Arrêtée, elle fut envoyée au bagne en Sibérie où elle fut libérée par la Révolution de Février 1917. Elle participa à la délégation de Brest-Litovsk en tant que membre du parti Socialiste-révolutionnaire de gauche. Elle adhéra au Parti bolchévique en novembre 1918. En 1938, elle fut arrêtée exécutée pendant les purges staliniennes.

Le 17 septembre, il présidait le Conseil des Commissaires du Peuple. Le même jour, il écrivit un message au Bureau de la conférence du « Proletkult »<sup>32</sup>. A cette époque, le crédit de cette organisation était très grand. Vladimir Ilitch estimait que son défaut consistait en ce qu'elle avait très peu rattaché son travail aux problèmes politiques généraux de la lutte, qu'elle avait insuffisamment contribué au relèvement de la conscience des masses, à la promotion d'ouvriers, à leur préparation à l'administration de l'État par les Soviets. Dans son message adressé à la conférence, il soulignait justement les problèmes qu'elle avait à résoudre. Quelques jours après, il écrivit encore un article. C'était « *Au sujet du caractère de nos journaux* », où il exigeait que les journaux accordent plus d'attention à ce qui se passait autour d'eux. « *Être plus près de la vie. Accorder plus d'attention à ce comment les masses des ouvriers et des paysans, par leur travail quotidien, édifient de fait quelque chose de nouveau. Vérifier plus souvent à quel point ce nouveau est communiste.* »

Ayant repris son travail, Vladimir Ilitch se plongea dans les questions du ravitaillement, prit une part active à l'élaboration du décret sur l'impôt en nature, mais sentit aussitôt qu'un travail intense de tous les jours était encore au-dessus de ses forces et consentit à prendre un repos de quelques semaines à la campagne. On l'amena à Gorki, ancien domaine de Reinbot, ex-gouverneur de Moscou. La maison, très belle construction avec terrasses, était entourée d'un parc magnifique et richement meublée, avec une salle de bain, l'électricité. La garde fut installée au rez-de-chaussée : avant l'attentat, la protection était plutôt symbolique. Vladimir Ilitch n'y était pas habitué, la garde, elle aussi, n'avait qu'une idée vague de ce qu'elle devait faire et comment se comporter. Les hommes accueillirent Vladimir Ilitch par un discours et lui offrirent un bouquet de fleurs. Ils étaient confus, Vladimir Ilitch aussi. L'ambiance était inaccoutumée. Nous étions habitués à vivre dans des appartements modestes, dans des chambres meublées ou des pensions de familles bon marché à l'étranger, et dans les appartements somptueux de Reinbot, nous ne savions où nous installer. Nous choisîmes la petite chambre où six ans plus tard Vladimir Ilitch mourut et nous y installâmes. Mais même cette petite pièce avait trois larges fenêtres et autant de grandes glaces.

Ce ne fut que petit à petit que nous nous habituâmes à cette maison. La garde y mit aussi du temps. Voici ce qui arriva un jour. C'était vers la fin septembre. Il commençait à faire très froid. Dans la grande pièce, à côté de la nôtre, il y avait deux superbes cheminées. Nous en avions vu beaucoup à Londres. Là-bas, dans la plupart des appartements, c'est le seul moyen de chauffage. « *Voulez-vous allumer un peu la cheminée* », demanda Vladimir Ilitch. On apporta du bois, mais on s'aperçut qu'il n'y avait point de conduit de tirage. Il est possible que ces cheminées n'en aient pas, pensèrent les hommes et ils mirent le feu au bois. Mais en fait ces cheminées n'étaient là que pour le décor et non pour le chauffage. Bientôt le grenier prit feu, on l'éteignit en l'inondant d'eau, mais ce fut alors le plafond qui s'écroula. Plus tard, Vladimir Ilitch s'habitua à Gorki qui devint, en été, son lieu de repos préféré. Vladimir Ilitch aimait ses balcons et ses larges fenêtres.

Les forces manquaient encore à Vladimir Ilitch après sa blessure, il fallut pas mal de temps avant qu'il put sortir au-delà des limites du parc. Son moral était bon, celui d'un convalescent, et de plus, un changement s'était produit dans la situation générale. Sur le front, l'Armée rouge commença à remporter des victoires. Le 3 septembre, à Kazan, les ouvriers se soulevèrent contre les Tchécoslovaques et les socialistes-révolutionnaires qui s'étaient emparés du pouvoir ; le 7, Kazan fut prise par les troupes soviétiques<sup>33</sup> ; le 9, Grozny et Ouralsk ; le 12, Volsk et Simbirsk ; le 17, Khvalynsk ; le 20, Tchistopol ; le 7 octobre, Samara. Le jour de l'anniversaire du pouvoir soviétique, dans son

---

32 Le *Proletkult* (Culture prolétarienne), était une organisation de masse d'éducation culturelle (son nom officiel était : Union des organisations de la culture et de l'enseignement). Il est née en septembre 1917 en tant qu'association ouvrière indépendante des partis, soviets ou syndicats et était dirigé, entre autres, par A. Bogdanov, philosophe marxiste et ancien dirigeant bolchevique dissident pour qui la classe ouvrière devait construire de manière autonome sa propre culture, dont l'hégémonie garantirait la construction du socialisme. Après la Révolution d'Octobre, le *Proletkult* préserva son indépendance vis-à-vis de l'État, mais en 1920, suite à l'intervention de Lénine, le C.C du Parti communiste décida de le faire dépendre du Commissariat du peuple à l'Instruction publique. A partir de là, il commença à périlcliter et disparut en 1932.

33 Sous le commandement de Trotsky, mais cela ne pouvait évidemment plus être précisé en 1936...



discours, Lénine disait avec raison que les détachements isolés des gardes rouges s'étaient transformés en une solide Armée rouge.

Les nouvelles sur la révolution qui couvait en Allemagne arrivaient sans cesse à Gorki.

Déjà le 1er octobre, Vladimir Ilitch écrivait à Moscou à Sverdlov :

*« Les affaires « se sont tellement précipitées » en Allemagne que nous aussi, nous ne devons pas rester en arrière. Or aujourd'hui, nous sommes déjà en retard.*

*Demain il faut convoquer une réunion  
du Comité exécutif central  
du Soviet de Moscou  
des Soviets d'arrondissements  
des syndicats, etc.*

*Faire **une série** de conférences sur le début de la Révolution en Allemagne.  
(La victoire de notre tactique dans la lutte contre l'impérialisme allemand. Etc.)  
Adopter la résolution.*

*La révolution internationale a pris une telle avance en une semaine qu'il faut en tenir compte comme d'un événement de proche avenir.*

*Pas d'alliance ni avec le gouvernement de Guillaume, ni avec celui de Guillaume II + Ebert et autre canaille.*

*Mais nous commençons à préparer pour les masses des ouvriers, pour les millions de travailleurs allemands, au moment où ils l'ont commencée par leur esprit de révolte (seulement par l'esprit, pour l'instant), notre alliance fraternelle, **du blé**, notre aide militaire.*

*Nous sommes tous prêts à mourir pour aider les ouvriers allemands à faire avancer la révolution qui a commencé en Allemagne.*

*Déduction :*

*1) décupler nos efforts pour produire le blé (épurer tous les stocks pour nous, aussi bien que pour les ouvriers allemands) ;*

*2) décupler les enrôlements dans l'armée.*

*Nous devons avoir une armée de trois millions d'hommes vers le printemps pour pouvoir aider la révolution ouvrière internationale.*

*Mercredi, cette résolution doit être annoncée par télégraphe au monde entier.*

*Fixez la réunion pour mercredi à deux heures. Nous commencerons à 4 heures, accordez-moi un quart d'heure pour mon discours, je viendrai et repartirai aussitôt. Demain envoyez-moi une voiture (dites seulement au téléphone : d'accord).*

*Je vous salue.*

*Lénine. »*

Mais Vladimir Ilitch n'obtint pas ce consentement : malgré sa demande pressante, on la lui refusa, on veillait sur sa santé. La conférence réunie fut fixée pour jeudi 3, et le mercredi 2 Vladimir Ilitch dut se contenter d'écrire une adresse à la conférence.

Le 3, la conférence entendit la lettre de Vladimir Ilitch et adopta la résolution qu'il avait proposée. Cette résolution fut transmise par télégraphe dans tous les pays à travers toute la R.S.F.S.R. et le lendemain publiée dans la *Pravda*.

Vladimir Ilitch savait que la voiture n'arriverait pas, mais pourtant, ce jour-là, il s'assit au bord de la route et attendit... « *Et si on avait changé d'avis !* »

L'agitation parmi les ouvriers allemands augmenta. Lénine attachait toujours une grande importance à l'aspect théorique de la lutte, à la clarté théorique de la position. Il connaissait l'autorité dont jouissait [Kautsky](#) comme théoricien en Allemagne, qui avait écrit nombre de travaux de vulgarisation de la doctrine de Marx et dans son temps s'était prononcé contre les thèses opportunistes de [Bernstein](#). Aussi fut-il bouleversé et indigné par les articles de Kautsky contre le bolchévisme, publiés le 20 septembre dans la *Pravda*. Il envoya immédiatement une lettre à [Vorovski](#), qui résidait alors en Suisse en qualité de représentant de la R.S.F.S.R., dans laquelle il indiquait que Zetkin, Mehring et d'autres devaient « *faire dans la presse une déclaration de principe sur la théorie, en soulignant que dans la question concernant la dictature, Kautsky nous offre présentement une plate bernsteiniade<sup>34</sup> et non le marxisme* ».

Vladimir Ilitch écrivait qu'il fallait traduire en allemand le plus vite possible sa propre brochure [L'État et la Révolution](#) qui donne l'analyse de la position réformiste de Kautsky ; il demandait également de lui envoyer la brochure de ce dernier La dictature du prolétariat aussitôt qu'elle aurait paru, ainsi que tous les articles sur le bolchévisme.

En se reposant à Gorki, Vladimir Ilitch s'occupa à démasquer Kautsky ; il en résulta une brochure [La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky](#). Les dernières lignes en furent écrites le 9 novembre 1918. Elle finit par ces mots :

*« Dans la nuit du 9 au 10, la nouvelle parvenait d'Allemagne du départ de la révolution victorieuse, d'abord à Kiel et dans les autres villes du Nord et du littoral, où le pouvoir est passé aux mains des Soviets des députés ouvriers et soldats, puis à Berlin, où le Soviet a également pris le pouvoir en main. La conclusion qu'il me restait à écrire pour ma brochure sur Kautsky et la révolution prolétarienne devient superflue. »<sup>35</sup>*

Le 18 octobre Vladimir Ilitch revint à Moscou. Le 23, il écrivait à notre ambassadeur à Berlin :

*« Veuillez faire parvenir sans tarder à [Karl Liebknecht](#) nos salutations les plus chaleureuses. La mise en liberté du représentant des ouvriers révolutionnaires d'Allemagne est un signe de la nouvelle époque époque du socialisme victorieux qui s'ouvre maintenant aussi bien pour l'Allemagne que pour le monde entier.*

*Au nom du Comité central du Parti communiste (bolchévik) de Russie  
Lénine, Sverdlov, Staline. »*

Le 23 octobre, lorsque Karl Liebknecht fut libéré, les ouvriers organisèrent une manifestation devant l'ambassade russe.

Le 5 novembre 1918, le gouvernement allemand, accusant la représentation soviétique à Berlin d'avoir pris part au mouvement révolutionnaire en Allemagne, exigea le rappel immédiat de Berlin des représentants soviétiques et consulaires de la R.S.F.S.R., avec l'ambassadeur soviétique [A. Joffé](#) en tête. Le 9 novembre, Joffé et le personnel de l'ambassade se dirigeant vers la Russie furent priés de revenir à Berlin par le Soviet des députés des ouvriers et des soldats de Berlin.

---

34 Bernsteinisme (bernsteiniade), courant hostile au marxisme, qui se fit jour dans la social-démocratie internationale à la fin du XIXe siècle en Allemagne, et appelé ainsi du nom du social-démocrate allemand Edouard Bernstein. Après la mort d'Engels, Bernstein préconisait la révision de la doctrine révolutionnaire de Marx dans l'esprit du libéralisme bourgeois en s'efforçant de transformer le parti social-démocrate en parti petit-bourgeois des réformes sociales. (N.R.)

35 V. Lénine, *Œuvres choisies en deux volumes*, t. II, 2e partie, p. 131. (N.R.)

La célébration du premier anniversaire du pouvoir soviétique eut lieu dans une atmosphère très enthousiaste. A la fin d'octobre, Vladimir Ilitch participait à la rédaction d'un appel aux ouvriers autrichiens émanant du Comité exécutif central de Russie et du Conseil des Commissaires du Peuple ; le 3 novembre, il prononçait un discours devant les manifestants qui saluaient la révolution austro-hongroise. Il avait été décidé de convoquer le VIe Congrès des Soviets de Russie pendant les journées de l'anniversaire de la Révolution d'Octobre. Le 6 novembre, le Congrès s'ouvrit par le discours de Lénine sur la révolution prolétarienne ; le même jour, il intervint à la séance solennelle du Conseil central des syndicats et du Conseil des syndicats de Moscou, ainsi qu'à la soirée du « Proletkult ». Le 7 novembre, il prit la parole à la pose d'une plaque commémorative aux combattants de la Révolution d'Octobre.

Le même jour, il fit un discours également à l'inauguration du monument de Marx et d'Engels, dans lequel il évoquait l'importance de leur doctrine et leur prévision :

*« Nous vivons un temps heureux où cette prévision des grands socialistes a commencé à se réaliser. Nous voyons, dans un ensemble de pays, se lever l'aurore de la révolution socialiste internationale du prolétariat. Les horreurs sans nom de la tuerie impérialiste des peuples provoquent partout l'essor héroïque des masses opprimées, décuplant leurs forces dans la lutte pour leur émancipation.*

*Puissent les monuments érigés à Marx et Engels rappeler encore et encore aux millions d'ouvriers et de paysans que nous ne sommes pas seuls dans notre lutte. A côté de nous se lèvent les ouvriers des pays plus avancés. D'après batailles nous attendent encore, eux et nous. C'est dans la lutte commune que le joug du Capital sera brisé, que le socialisme sera définitivement conquis ! »*<sup>36</sup>

Les 8, 9, 10 et 11 novembre, la Révolution allemande retint toute l'attention de Vladimir Ilitch. il ne cessait de prononcer des discours. Son visage était illuminé de joie, comme il l'était le 1er mai 1917. Les jours du premier anniversaire de la Révolution d'Octobre furent les jours les plus heureux de la vie de Vladimir Ilitch.

Cependant, pas un seul instant, Vladimir Ilitch n'oubliait que le pouvoir soviétique avait encore un dur chemin à parcourir. Le 8 novembre, il prit la parole à la Conférence des comités des paysans pauvres de la région de Moscou.

Les délégués à cette conférence avaient un air joyeux. Un délégué de haute taille, vêtu d'un caftan bleu, en montant l'escalier, s'arrêta devant le buste d'un savant : « Ça, ça pourra nous servir à la campagne », fit-il remarquer en souriant. Du reste, les orateurs parlaient le plus souvent de ce qu'ils prendraient et comment ils le partageraient entre eux. Vladimir Ilitch avait devant lui des exploitants individuels pauvres pour lesquels les questions de la collectivisation de l'agriculture et de l'exploitation collective de la terre n'étaient pas encore actuelles. A comparer l'état d'esprit des délégués des comités des paysans pauvres avec ceux du IIe Congrès des kolkhoziens<sup>37</sup>, on se rend compte de l'immense chemin parcouru et de l'énorme travail accompli depuis lors.

Vladimir Ilitch sentait la nécessité de ce long travail. Il voyait clairement toutes les difficultés, mais estimait que tout dépendait de cette question : « La conquête de la terre, comme toute autre conquête des travailleurs n'est durable que si elle est fondée sur leur propre initiative, sur leur propre organisation, sur leur capacité de résistance et leur fermeté révolutionnaire », disait-il à la conférence des comités des paysans pauvres.

---

36 V. Lénine, *Marx-Engels-marxisme*, pp. 74-75, Éditions en langues étrangères, Moscou 1954. (N.R.)

37 Le IIe Congrès des kolkhoziens d'avant-garde eut lieu en février 1935. (N.R.)

*« Les paysans laborieux disposaient-ils d'une telle organisation ? Malheureusement non, et c'est là l'origine et la cause des difficultés de la lutte. »<sup>38</sup>*

Vladimir Ilitch indiquait le chemin pour arriver à cette organisation : vaincre les koulaks et former une union étroite avec la classe ouvrière.

*« ... si le koulak reste indemne, si les vampires restent invaincus, le tsar et les capitalistes reparaitront inévitablement. L'expérience de toutes les révolutions qui se sont succédé jusqu'ici en Europe confirme nettement que l'échec d'une révolution est certain si la paysannerie est incapable de vaincre l'emprise des koulaks.*

*Toutes les révolutions européennes ont échoué précisément parce que les campagnes ne savaient pas prendre le dessus sur leurs adversaires. Les ouvriers des villes déposaient les rois... mais au bout d'un temps, le vieil ordre de choses renaissait. »<sup>39</sup>*

*« Dans les révolutions précédentes, les paysans pauvres n'avaient personne sur qui prendre appui dans leur âpre lutte contre les koulaks.*

*Le prolétariat organisé – plus fort et plus expérimenté que la paysannerie (grâce à ses luttes antérieures) – est maintenant au pouvoir en Russie ; il détient tous les instruments de production, toutes les usines et fabriques, les chemins de fer, les navires, etc.*

*Aujourd'hui, les paysans pauvres ont un allié sûr et puissant dans leur lutte contre les koulaks. Ils savent que la ville les soutient, que le prolétariat les aidera par tous les moyens dont il dispose et les aide d'ores et déjà. »<sup>40</sup>*

*« Les koulaks attendaient les Tchécoslovaques avec impatience, et ils auraient installé volontiers sur le trône un nouveau tsar pour peser comme précédemment sur l'ouvrier agricole, pour l'exploiter impunément et s'enrichir comme autrefois.*

*Le salut, ç'a été l'union des campagnes avec les villes, l'offensive engagée de concert avec les ouvriers industriels contre les koulaks et les vampires, par les éléments des campagnes, prolétariens et semi-prolétariens, n'utilisant pas le travail d'autrui. »<sup>41</sup>*

Ensuite, Vladimir Ilitch montra la perspective de la réorganisation de toute la vie de la campagne :

*« L'issue n'était que dans la culture de la terre en commun... La culture en commun, le travail de la terre par artel, les coopératives paysannes, tel est le moyen de remédier aux désavantages des petites exploitations agricoles, tel est le moyen d'élever et d'améliorer l'agriculture, d'économiser les forces et de lutter contre l'esprit koulak, le parasitisme et l'exploitation. »<sup>42</sup>*

Le 16 novembre 1918 s'ouvrit le I<sup>er</sup> Congrès des ouvrières de Russie. Il fut convoqué par la commission de propagande près le Comité central du Parti communiste (bolchévik) de Russie. Les camarades [Inés](#), [Samoïlova](#)<sup>43</sup>, [Kollontaï](#), [Stal](#), A. Kalinina avaient pris une part active à la préparation du Congrès. 1 147 déléguées y assistaient. C'était un congrès d'ouvrières, les paysannes y étaient peu

---

38 V. Lénine, *L'alliance de la classe ouvrière et de la paysannerie*, p. 524, Éditions en langues étrangères, Moscou 1957. (N.R.)

39 V. Lénine, *L'alliance de la classe ouvrière et de la paysannerie*, p. 525. (N.R.)

40 *Ibid.*, pp. 525-526. (N.R.)

41 *Ibid.*, p. 527. (N.R.)

42 V. Lénine, *L'alliance de la classe ouvrière et de la paysannerie*, pp. 528-529. (N.R.)

43 Samoïlova, K. Ya. (Natasha) (1876-1921), bolchévique depuis 1903, a travaillé dans les rédactions de la « *Pravda* » et de la revue pour les travailleuses « *Rabotnitsa* ». Après la révolution d'Octobre, elle a travaillé pour le parti à Samara et à Kharkov.

nombreuses, les problèmes du travail parmi les minorités nationales n'y étaient pas encore posés. Au Congrès, Vladimir Ilitch parla de ce qui absorbait le plus son attention ; de la campagne, du socialisme qui est le seul moyen pour changer la situation des femmes.

*« C'est seulement quand nous aurons passé de la petite exploitation individuelle à l'exploitation collective et au travail commun de la terre, disait Lénine, que la libération et l'émancipation totale des femmes aura lieu. Ce problème est difficile, mais maintenant quand les comités des paysans pauvres sont en train de se former, le temps vient où la révolution socialiste s'affermir. »*

*C'est seulement aujourd'hui que la plus pauvre partie de la population s'organise à la campagne, et c'est dans ces comités des pauvres que le socialisme trouve une base solide.*

*Autrefois, il arrivait souvent que c'était la ville qui devenait révolutionnaire, la campagne n'intervenait qu'après. La présente révolution s'appuie sur la campagne et c'est là son importance et sa force. »*

Où qu'il prît la parole, Vladimir Ilitch parlait toujours de la paysannerie et de la socialisation de la terre. Au cours des conversations, pendant les promenades, il se rappelait souvent la lettre de K. Marx qui écrivit à Engels en 1856 : *« En Allemagne, tout dépendra de la possibilité de soutenir la révolution prolétarienne par une seconde édition de la guerre paysanne. Alors tout sera parfait. »*

Prononçant son discours au 1er Congrès des sections rurales, des comités des paysans pauvres et des communes, le 11 décembre 1918, Lénine disait :

*« Il est impossible de vivre comme autrefois, comme on vivait avant la guerre. Le gaspillage de forces et de labeur humains, qui accompagne la petite exploitation paysanne, ne peut plus continuer. Les rendements doubleraient et tripleraient, la dépense de travail humain dans l'agriculture serait deux et trois fois moindre, si la petite économie morcelée faisait place à l'économie collective. »<sup>44</sup>*

En Suisse, j'avais été gravement atteinte de la maladie de Basedow. Grâce à une opération et à la vie dans les montagnes, j'avais pu m'en débarrasser tant bien que mal, seul le cœur en avait souffert, et mes forces physiques m'avaient abandonnée. Après l'attentat contre Vladimir Ilitch, la crainte pour sa vie et sa santé, dans laquelle je vivais, provoqua une grave récurrence de la maladie. Les médecins me faisaient boire toute sorte de drogues, garder le lit, me défendaient de travailler ; mais cela m'apportait très peu de soulagement. On n'avait point de sanatoriums à cette époque. Aussi m'envoya-t-on me reposer à Sokolniki dans une école-préventorium où il était défendu de parler politique et travail. Je me liai d'amitié avec les gosses. Presque tous les soirs, Vladimir Ilitch venait me voir, accompagné le plus souvent de Maria Ilinitchna. J'y restais de la fin décembre 1918 à janvier 1919.

Bientôt les enfants s'attachèrent à moi. Ils me considéraient comme leur proche parente et me racontaient tout ce qui composait leur petite vie. Les uns me montraient leurs dessins, les autres racontaient comment ils faisaient du ski ; un garçon de 9 ans se désolait beaucoup de ne plus pouvoir préparer les repas à sa mère. D'habitude, c'était lui qui le faisait : une soupe aux pommes de terre, puis des pommes de terre « rôties » dans l'eau : la mère en rentrant après son travail, trouvait le repas tout prêt. Il y avait une petite fille qu'on avait amenée d'un orphelinat. Elle avait beaucoup de mauvaises habitudes qu'elle avait contractées là-bas : elle savait gagner les bonnes grâces d'une institutrice sévère et savait aussi mentir un peu. Sa mère était une prostituée qui habitait le marché de Smolensk. Toutes les deux s'aimaient beaucoup. Un jour, les larmes aux yeux, la fillette me raconta que sa mère était venue la voir presque pieds nus par un froid intense : son ami lui avait volé ses chaussures pour boire et elle avait eu les pieds tout gelés. La fillette pensait tout le temps à sa mère ; elle se privait de ses demi-quarts de pain, les laissant pour sa maman.

---

44 V. Lénine, *L'alliance de la classe ouvrière et de la paysannerie*, pp. 600-601. (N.R.)

Les gosses me parlaient beaucoup de leur vie, dans laquelle l'école comptait bien peu. Le matin ils allaient en classe, puis ils faisaient du ski et, le soir, fabriquaient des jouets pour l'arbre de Noël.

Vladimir Ilitch plaisantait souvent avec les enfants. Ils se prirent d'affection pour lui, attendaient son arrivée. En 1919, l'école prépara l'arbre de Noël pour les gosses. Chez nous, en Russie, cette coutume n'était pas religieuse, ce n'était qu'une soirée destinée aux enfants, une distraction pour les petits. Les enfants invitèrent Vladimir Ilitch à venir à leur fête. Il le leur promit. Il demanda à Vladimir Dmitriévitch Bontch-Brouévitch d'acheter des cadeaux pour les gosses. Ce soir-là, en venant me voir avec Maria Ilinitchna, ils furent attaqués par des bandits. Ceux-ci les firent descendre de la voiture, ainsi que le chauffeur, le camarade Guil, et le garde du corps encombré d'un pot de lait, puis ils montèrent en voiture et partirent. Pendant ce temps, à l'école-préventorium, nous attendions Vladimir Ilitch et Maria Ilinitchna et ne savions à quoi attribuer leur retard. Lorsqu'ils arrivèrent enfin, ils avaient l'air bizarre. Un peu plus tard, dans le corridor, je demandai à Vladimir Ilitch ce qu'il avait. Il hésita un moment, craignant de m'inquiéter, puis me le dit en quelques mots ; nous passâmes dans ma chambre et là il me raconta tout en détails.

Ah ! que j'étais heureuse de le voir sain et sauf !